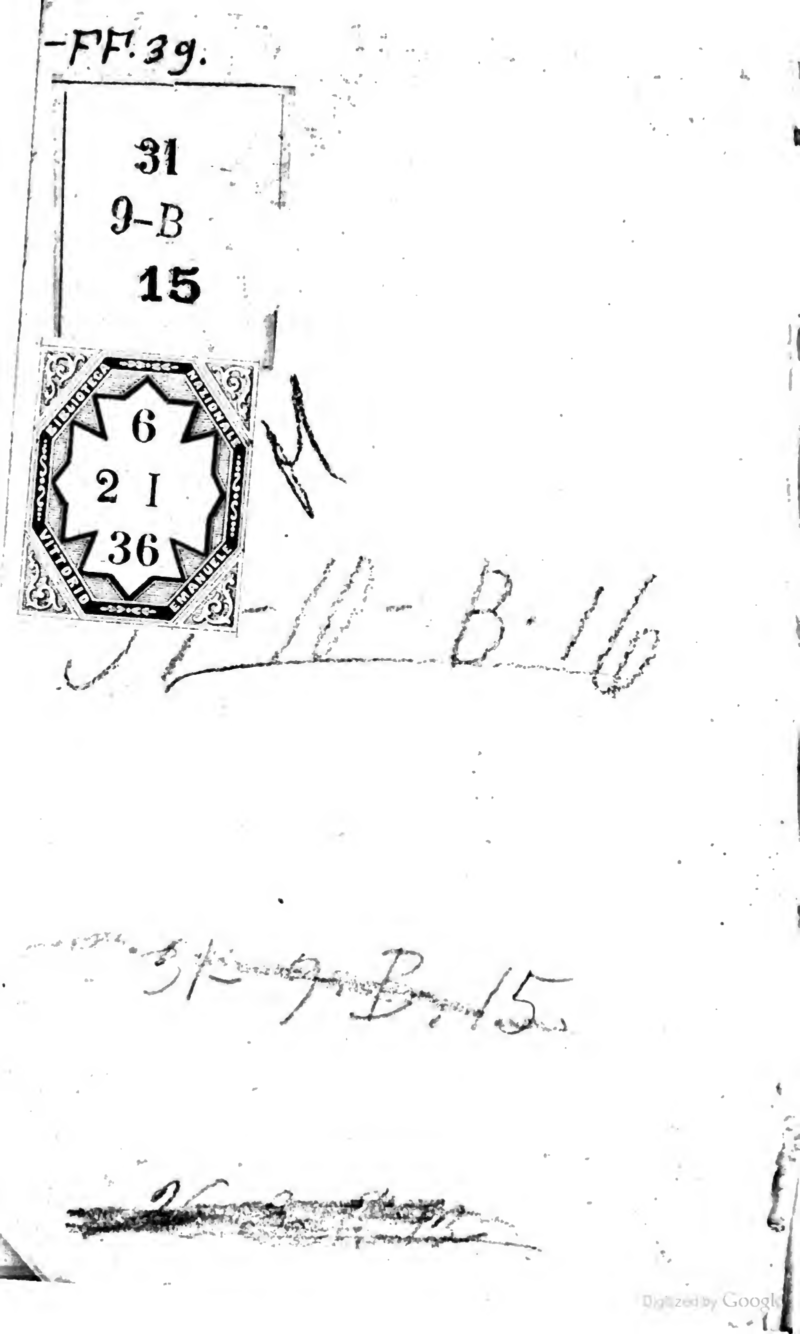



-FF. 39.
31
9-B
15
BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
6
2 I
36
31-9-B-15

PRATIQUE

DE L'ÉQUITATION,

OU

L'ART DE L'ÉQUITATION

RÉDUIT EN PRINCIPES.

Par M. DUPATY DE CLAM,

Mouſquetaire dans la 1re Compagnie.

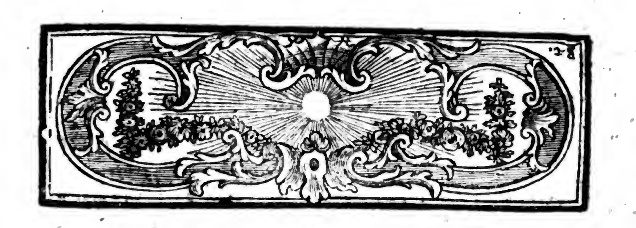


A PARIS,

Chez LACOMBE, Libraire, rue Chriſtine.

M. DCC. LXIX.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.



A MONSIEUR

LE COMTE

DE LA CHEZE,

Lieutenant-Général des Armées du Roi, Capitaine-Lieutenant de la Premiere Compagnie des Mousquetaires à cheval, servant à la Garde ordinaire de Sa Majesté.

MONSIEUR,

Lorsque je fus admis dans l'illustre Corps que le Roi a mis sous vos

ordres, mon goût me porta à m'occuper uniquement de ce qui pourroit rendre mes ſervices utiles; l'eſtime de mes Camarades, les bontés des Chefs, l'ambition de rendre ſervice, étoient pour moi des aiguillons puiſſans qui m'ont déterminé à me livrer à l'étude de l'Equitation. Le cas tout particulier que l'on fait aujourd'hui de ce talent, l'émulation que vous excitez, me font haſarder, Monsieur, de vous offrir ces Eſſais. Je les préſente auſſi à tous ceux qui courent la même carriere que moi: c'eſt au milieu d'eux que je me ſuis formé; témoins de mes travaux, ils les ont encouragés. Je croirois leur faire un vol, ſi je ne conſacrois à leur uſage quelques connoiſſances que je n'ai acquiſes que par leurs conſeils: cet Ouvrage n'eſt donc pas à moi ſeul, il eſt auſſi le leur.

L'étude de l'Equitation eſt d'autant plus difficile, que nous avons été obligés juſqu'ici de recueillir, comme à la volée, les Leçons des Maîtres. Les meilleurs n'ont point écrit : les Anciens ſe ſont perdus dans un labyrinthe de mots : preſque tous ont fait conſiſter l'Art dans une ſuite de pratiques & d'uſages. Ils ſe ſont peu appliqués à expliquer les principes, à les rendre clairs & inconteſtables. J'ai donc cherché les principes indépendamment de la pratique, de cette méthode dans laquelle la mode influe toujours beaucoup. J'ai tâché de raſſembler les bonnes loix de l'Equitation, ces loix fondamentales ſi ſtrictement obſervées dans les Manéges Royaux. Quelques années d'habitude m'ont appris à leur donner un ordre, & à former un total qui pût être analogue aux

principes qui conviennent à une Troupe comme la Compagnie des Mousquetaires. Agréez donc mon zele, MONSIEUR ; j'ose tout espérer d'un Chef dont la bienfaisance est si connue, que la justice la plus integre & la plus impartiale nous rend cher, & qui par son penchant à rendre service, forme un appui solide pour ses subalternes. Si vous protégez cet Ouvrage, MONSIEUR, si mes Camarades le reçoivent comme une preuve de mon attachement pour eux, & de mon zele pour le service du Prince, s'il m'attire vos bontés & leur estime, mon ambition sera satisfaite.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect,

Votre très humble & très obéissant serviteur,

DUPATY DE CLAM.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE, à nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra. SALUT: Notre amé JACQUES LACOMBE, Libraire, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au public un Ouvrage qui a pour titre : *Pratique de l'Art de l'Equitation, par M.**.* s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de trois années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance. A LA CHARGE que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres ; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance de la présente Permission ; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très cher & féal Chevalier, Chancelier Garde des Sceaux de France, le le Sieur de MAUPEOU ; qu'il en sera ensuite remis deux

Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit Sieur de MAUPEOU ; le tout à peine de nullité des Présentes. DU CONTENU desquelles VOUS MANDONS & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS qu'à la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi soit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission ; & nonobstant clameur de haro, charte Normande, & lettres à ce contraires ; Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le douzieme jour du mois d'Avril, l'an de grace mil sept cent soixante-neuf, & de notre Regne le cinquante-quatrieme.

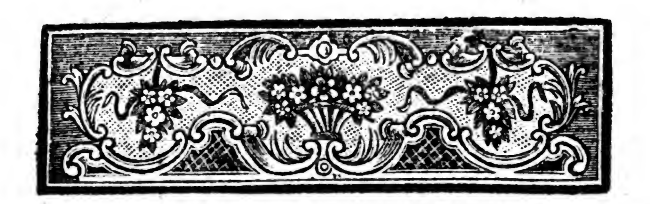
PAR LE ROI EN SON CONSEIL.

LE BEGUE.

Registré sur le Registre XVII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 480. Fol. 660. *conformément au Reglement de 1723. A Paris, ce 21 Avril 1769.*

DELORMEL, *Adjoint.*

PRATIQUE



PRATIQUE DE L'ART DE L'ÉQUITATION.

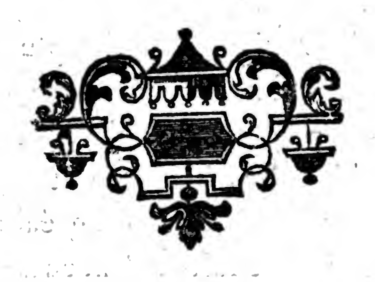
INTRODUCTION.

La Cavalerie eſt l'art de monter les chevaux, & de les dreſſer. Cet Art ſe diviſe en trois parties principales : la premiere apprend à l'homme à ſe placer ſur le corps du cheval : la ſeconde, nous fait connoître les opérations que l'on exige de l'animal, & les moyens sûrs de s'en faire obéir : la troiſieme, détermine les inſtans les plus propres à l'exécution des différens mouvemens,

ſoit de l'homme, ſoit du cheval. Perſonne ne peut donc être homme de cheval, s'il n'y eſt bien placé, s'il ne connoît l'uſage de ſes membres, & s'il ne ſait les faire agir à propos. La Cavalerie, ou, ce qui eſt la même choſe, l'Equitation, eſt art & ſcience tout-à-la-fois : elle eſt art, par la pratique aiſée que donne une grande habitude du cheval ; elle eſt ſcience, par le grand nombre de connoiſſances qu'un maître doit poſſéder, & ſur leſquelles il doit régler ſon travail. Le premier pas que l'on fait pour acquérir l'un & l'autre, eſt d'accoutumer ſon corps à ſe ſoutenir ſur le dos du cheval, de maniere à ne point craindre les chûtes. On pourroit, pour l'uſage eſſentiel de l'animal, ſe borner à une poſture peu réguliere, & dont le ſeul mérite ſeroit de produire une

grande force & une tenue à l'épreuve des accidens; auſſi voyons-nous communément que ceux qui ſe ſervent le plus des chevaux, ſont très mal placés. Ce ſeroit avoir bien peu d'ambition, que de ſe contenter de ſe ſervir du cheval en tant qu'il peut nous tranſporter d'un lieu à un autre, n'importe de quelle façon. L'art a un objet plus vaſte, il en exige un ſervice plus digne des connoiſſances de l'homme, qui cependant n'eſt en droit d'y prétendre, que lorſque ſes membres ont reçu une poſition réguliere, auſſi agréable à la vue, que néceſſaire à l'exécution. Les regles que l'on s'eſt preſcrites ne ſont point arbitraires : on a vu des hommes bien faits & d'une belle proportion, ſe tenir à cheval différemment des autres, on a cru qu'il falloit les imiter. Un examen ſérieux & réfléchi a établi les

premiers principes de la ſcience; le tems, l'étude de la Nature, le travail, l'ont fait parvenir au degré où nous la poſſédons.



PREMIERE PARTIE.

DE LA POSITION.

La poſition la moins affectée eſt, de l'aveu de tous les Ecuyers, la plus propre à ſe tenir à cheval & à travailler. Preſque tous les hommes ſe croient naturellement placés ; mais il y en a un très petit nombre qui le ſont effectivement. Parmi ceux même qui ſe ſont occupés de ce talent, il y en a beaucoup qui ſe ſont gênés, & qui, avec du travail, ont à la vérité contracté l'habitude de ſe tenir réguliere-ment ; mais outre qu'ils perdent néceſſairement de la force, ils emploient un tems conſidérable à ſe placer, & réuſſiſſent bien différemment de ceux qui donnent tout à la Nature (*a*). On

(*a*) C'eſt-à-dire, qui ne connoiſſent de prin-

ne peut pas nier cependant que ces Ecuyers ne puissent acquérir des talens & de l'exécution ; mais elle n'est jamais ni brillante, ni étendue, & ils ne peuvent trouver des ressources dans leur position : il n'y a dans leur travail qu'une routine, qui embrasse peu d'opérations. La vraie position est celle dans laquelle l'homme ne se sert point de l'art pour forcer ses membres, mais seulement pour en tirer les secours que peut promettre leur construction. La souplesse, l'aisance, la grace, sont les preuves de la réussite ; une fermeté qui donne des forces loin de les épuiser, assure la vie & les plaisirs de l'homme qui a été assez heureux pour se placer naturellement. Il n'y a qu'avec cette

---

cipes que ceux que leur indique la Nature bien entendue : je suis bien éloigné de croire qu'il suffise de se laisser porter à cheval, sans observer de méthode.

posture que l'on peut espérer de dresser les chevaux suivant les bonnes regles de l'art ; le Chapitre suivant donnera les moyens de l'acquérir.

Il n'y a gueres qu'en France où les gens de cheval connoissent la vraie position ; les Allemands, au moins aussi amateurs des chevaux que nous, les dressent avec force, & sans agrément ; on fait peu de cas de leur travail. Les Anglois préferent les plaisirs de la chasse à ceux du manége ; l'Italien n'aime que l'amble, & l'Espagnol n'apprend à ses chevaux qu'à piaffer. Pour avoir une juste idée de la belle position, il faut avoir vû les Ecuyers Cavalcadours du Roi de France, & quelques Chefs d'Académie ; c'est chez eux que l'on trouvera la science & l'art dans leur perfection. Aussi doit-on se les proposer comme les seuls bons modeles à imiter. J'ai tâché de les étu-

dier, de ſuivre leur travail, & de démêler leurs principes; j'y joindrai mes réflexions.

CHAPITRE PREMIER.

Des Principes de la Poſition.

LA Géométrie, l'Anatomie & la Méchanique nous donnent à l'envi les premieres regles de l'Equitation; tout eſprit juſte ne peut douter de leur certitude. Il eſt bien plus ſage de prendre pour guide des Sciences connues, que de ſe livrer uniquement à ſon caprice.

Poſition du Tronc.

Plus une maſſe quelconque a de points d'appui, plus elle eſt ſolidement établie (*b*). Deux points d'appui ne

(*b*) La poſture de l'homme à cheval a deux objets, ſa sûreté, & la facilité d'agir ſur l'ani-

ſont point ſuffiſans, s'ils n'ont une largeur conſidérable; il faut de toute néceſſité en ajouter un troiſieme. Le tronc du corps humain peut être placé ſeulement ſur les deux tubéroſités de l'iſchion, ou ſur ces deux os & ſur le coccis, qui ſera le troiſieme point d'appui.

Certains Ecuyers ne demandent qu'un appui médiocre ſur les feſſes, mais ils prétendent en revanche que l'enfourchure des cuiſſes doit ſeule porter le corps. On voit clairement le danger auquel expoſe une pareille poſition dans tous les contre-tems du cheval, & la fatigue que l'on eſſuie continuellement à lutter contre le mouvement de l'animal. Je ne parle point encore des ſecours que fournit

---

mal, joint au ſentiment réciproque des mouvemens des deux individus.

à l'art la vraie poſition, & de ceux qui ſont inconnus aux hommes qui ne s'en ſervent point (*c*). Le mouvement naturel de tout corps qui eſt mu, eſt ſans contredit de tendre à ſa direction : le cheval porté en avant donne au corps de l'homme un degré de facilité à ſuivre ſon impreſſion, proportionnée à la vîteſſe de l'animal : & pour réſiſter à ce mouvement involontaire qui lui fait porter le haut du corps en avant, il faut que l'appui ſur les feſſes ſoit bien plus ſolide que les deux autres, à raiſon de la difficulté qu'il éprouve : concluons de là que, plus un cheval a de reins, & plus il faut travailler ſes hanches ; plus l'homme doit

(*c*) Ils ſont bien conſidérables, ces ſecours, puiſque nous voyons tous les jours qu'il eſt impoſſible de bien dreſſer les chevaux, & de les bien mener, ſi l'on n'a cette poſition admirable qui fournit des moyens ſans nombre.

poſer ſur ſes feſſes. Mais il ne doit pas regarder comme indifférente la maniere dont il porte deſſus ; il les gliſſera ſous le rein & ſous les épaules, de façon qu'il ſe ſente ſur le coccis même. Cette opération lui ſera facile, ſi les feſſes ſont peu charnues & les hanches un peu larges, & il ſera bien aidé par l'attention continuelle de jetter les épaules en arriere, d'ouvrir la poitrine, de ſoutenir ſa tête droite, & de creuſer les reins (*d*) : la moindre roideur.

(*d*) Il ne ſuffit pas de creuſer les reins pour acquérir l'aſſiette ; au contraire, le rein, autant que l'on peut, doit être droit, ſuivre une ligne un peu oblique en arriere, enſorte que chaque vertebre ſoit exactement ſur ſa baſe, ce qui ne ſe peut aiſément, ſi l'on creuſe les reins. Ainſi, un homme enſellé doit-il plus travailler le bas de ſon rein, que celui qui l'a fait régulierement.

C'eſt l'avancement de la ceinture en avant, qui doit procurer l'aſſiete.

eſt à éviter à cheval (*e*). L'homme doit la facilité de ſe ſervir de cette poſition au long travail & à l'attention qu'il y apporte : elle exige une grande ſoupleſſe de reins & d'épaules. Le tronc une fois placé de cette maniere ſur le cheval, il faut ſe laiſſer porter ſans chercher à ſe tenir de force, & être dans la continuelle attention de réſiſter au mouvement qui obligeroit de tendre le nez en avant. La ſeule habitude de maintenir les épaules en arriere & les feſſes deſſous ſuffira, mais on doit la regarder comme la baſe de la Cavalerie.

Poſition des Epaules.

Les épaules ſeront bien égales, &

(*e*) Cette vérité eſt ſi conſtante, qu'on ne verra jamais un homme roide réuſſir dans aucune partie de l'Equitation; ce défaut occupe trop ſes membres, pour pouvoir lui permettre de donner attention aux mouvemens du cheval.

l'une ne baiſſera pas plus que l'autre (*f*); mais on évitera avec ſoin de les roidir dans les commencemens. Je voudrois qu'on les laiſsât ſuivre tous les mouvemens du trot exceſſivement, afin de les dénouer & de leur donner de l'aiſance ; très ſouvent la dureté de cette partie, empêche que l'on ne puiſſe tenir : quelque force que puiſſe mettre l'homme, il ne tiendra jamais ſi bien que lorſqu'il ſera ſouple, bien aſſis, & qu'il ſuivra les mouvemens du cheval. Il faut maintenir la tête droite, ſans mettre de force dans les muſcles du col ; la tête doit être placée de maniere qu'une perpendiculaire à l'horiſon rencontre le bout du nez de l'homme par devant, & la partie la plus inférieure du rein

(*f*) Elles ceſſeroient d'être égales, ſi l'une ſe roidiſſoit ; alors la poſition ne ſeroit plus droite , & celle-ci privée de cette qualité, rendroit le cheval de travers.

par derriere (*g*). Pour diſpoſer ainſi ſon corps, il faut ſans doute que les deux parties s'entr'aident ; l'une, en pouſſant la ceinture en avant ; l'autre, en portant les épaules en arriere. Il eſt bien viſible que l'homme, dans cette poſture, ſe trouvera ferme, & ne craindra pas de tomber ; l'habitude lui rendra cette poſition aiſée, & il en retirera tous les avantages.

Le tronc doit être ſi bien en équilibre ſur la ſelle, qu'il puiſſe ſe paſſer des cuiſſes, & qu'elles ne ſoient pour lui qu'un ſecours momentané dans les rudes contre-tems qu'on éprouve ſur certains chevaux. Leur poſition varie ſuivant les ſujets, & ſuivant les Maîtres ; je crois cependant que l'on peut

(*g*) Cette poſition peut être vraie à la rigueur dans un corps bien proportionné, mais comme les ſujets varient, cela a auſſi des différences.

donner des regles générales qui feront entendre les différences.

Position de la Ceinture.

La position des membres du corps à cheval, doit contribuer à placer les parties qui avoisinent le plus le siege de la selle. Le coccis, les os des hanches & les vertebres inférieures sont des parties difficiles à fixer; car c'est toujours dans la position de la ceinture, qu'on doit chercher la sûreté des autres parties. Il ne faut pas tellement mettre les épaules en arriere, qu'elles puissent faire un poids capable d'entraîner les jambes malgré elles. Alors le corps seroit tout-à-fait sur le coccis, & il rouleroit; puisqu'il formeroit un balancier sans cesse incertain. Le rein doit avoir une disposition en arriere, qui dépende de la fermeté des cuisses, c'est-à-dire, qu'il ne faut l'y mettre qu'après avoir éprou-

vé que le poids ne ſera pas aſſez fort pour obliger les cuiſſes de lâcher; c'eſt pourquoi il faut ſur-tout tâter le point où toutes ces piéces pourroient être d'accord, & fixer le rein au degré requis. Le coccis doit être pouſſé le plus que l'on pourra ſous les feſſes, ſans lâcher le rein; alors toutes ces parties auront de l'aſſiete, & la ceinture ſera en avant. Il faut auſſi donner à ſon rein un degré de ſoutien convenable à la nature du cheval, & au plus ou moins de dureté de ſon allure: ſur les uns, il faut ſe relâcher; ſur d'autres, ſe raſſurer; mais jamais de roideur, car elle eſt ennemie de toute liaiſon.

La Tenue.

La tenue de l'homme à cheval ne vient point d'une force extrême qu'il fait paſſer dans ſes cuiſſes & dans ſes genoux : on laiſſe aux *caſſecous* le petit mérite d'être preſque auſſi forts que

leurs

leurs chevaux. L'Ecuyer fait consister sa tenue dans la grande quantité des points de contact par lesquels il peut être lié sur le cheval ; c'est-à-dire, qu'il touche l'animal avec toutes les parties de ses cuisses & de ses jambes qui peuvent physiquement en approcher.

Liaison.

Cette liaison, jointe à la direction de son corps, lui produit des effets préférables à ceux qui ne sont occasionnés que par la force. Plus le cheval est étoffé, plus les cuisses de l'homme sont courtes, & plus aussi il se trouve de points difficiles à toucher ; car le corps du cheval forme une espece de cercle ; & la cuisse & la jambe de l'homme deviennent une tangente qui, par sa nature, ne peut toucher qu'en un seul point. Ce principe oblige de chercher des moyens naturels d'approcher le cheval plus facilement & dans plus

de points. On les trouvera infailliblement, ſi le tronc ſe trouvant bien d'à-plomb, on laiſſe les cuiſſes ſe fixer à l'endroit de la ſelle qui ſera le plus commode.

Poſition des Cuiſſes.

Ceux dont les cuiſſes ſont plus longues, placeront leurs genoux plus bas; c'eſt ainſi que les cuiſſes, au lieu de s'écarter du corps du cheval à meſure qu'elles s'éloignent de l'enfourchure, prendront en quelque ſorte la tournure de l'animal. Elles doivent, ſi cela ſe peut, être tournées ſur le plat; parcequ'elles occuperont un eſpace plus large, & par-là réuniront plus de points de contact. Car les cuiſſes rondes & charnues ont bien de la peine à tourner les genoux, & elles ſont obligées de prendre leur liaiſon ſans pouvoir les fermer. On appelle fermer les genoux, les coller à la ſelle de ſorte

que la rotule & le gros muſcle du jarret la ſentent également. Mais dans le cas où il faudroit opter de l'un ou de l'autre, on ne doit pas manquer de choiſir le muſcle du jarret. Malgré le peu de grace qu'il y a de travailler les genoux ouverts; le long travail & l'habitude y remédient cependant beaucoup. Il faut auſſi convenir que ſi l'homme monte un cheval trop étoffé pour l'ouverture de ſes cuiſſes, jamais il ne pourra fermer les genoux & s'aſſeoir; il fera l'un aux dépens de l'autre : & j'aimerois mieux, en pareil cas, être aſſis, que fermé du genou. Malgré cette ouverture, on travaille très bien, & ce défaut ne devient pas eſſentiel, dès que la cuiſſe n'eſt pas roulante. La cuiſſe ſera étendue autant qu'il ſe pourra. Si l'on ne s'occupe qu'à fermer le genou, on ſentira bientôt qu'il remonte; puiſque l'on travailleroit ſans ceſſe à fer-

ret un corps toujours gliſſant, & qui échappe à meſure qu'on cherche à le tenir. Il faut donc accorder la liaiſon & l'étendue : pour cela on ne fera paſſer de force dans les genoux qu'après en avoir donné à tous les muſcles de la cuiſſe, qu'il faut tourner avec attention ſur le plat, comme je l'ai dit, autrement cette force deviendroit préjudiciable. Cette tournure doit venir des hanches : la cuiſſe ne doit point remuer ; ferme, étendue & liée, elle ſuit tous les mouvemens de la machine qui l'emporte & la meut. On ne doit appercevoir aucun mouvement qui lui ſoit propre ; elle doit en quelque ſorte paroître attentive à toutes les opérations qui ſe paſſent dans les membres du cheval, pour les ſentir & les juger.

L'Etendue.

Il eſt encore contraire à la bonne

exécution, de trop s'étendre & de trop ſe lier : par le premier défaut, on perd cette aſſiette ſi néceſſaire, puiſque les muſcles, en s'allongeant beaucoup trop, contractent une certaine roideur qui empêche les feſſes de porter naturellement : en ſe liant trop, on fait remonter les genoux, qui, à leur tour, empêchent les feſſes de ſoutenir le poids du corps, & alors on eſt tout acculé dans la ſelle. Il faut donc prendre un juſte milieu, & ne point trop remonter les genoux, ne point trop les jetter en arriere ; car il y a des Ecuyers qui prétendent qu'il n'y a rien de ſi beau, que de pouvoir préſenter à cheval toute l'étenduë de ſon corps dans tous les ſens (*h*) ; enſorte qu'une

(*h*) Cette étendue apparente eſt du goût de bien des Maîtres ; ils croient que l'étendue des jambes leur donne du poids ; ils ſacrifient la véritable aſſiette à ce prétendu

ligne perpendiculaire tirée de l'épaule, rencontrât la cuiſſe & le talon. Par ce principe, on doit s'appercevoir qu'ils ſuppriment totalement l'appui ſur les feſſes : ils s'imaginent qu'il ſuffit de creuſer les reins, ce qu'ils font à l'excès, au point même d'y mettre une roideur étonnante.

Poſition des Jambes.

Les deux jambes moëlleuſes, tombant bien perpendiculairement ſous les genoux ſans aucune force, ſervi-

---

équilibre. Ce travail devient faux ; car l'animal ſe menant par des moyens méchaniques, veut de néceſſité l'emploi des puiſſances méchaniques, qui doivent être bien conçues & bien employées. Or, je ne crois pas que l'équilibre donne du mouvement à aucun corps ; il doit même lui ôter l'action. Ces Maîtres font lever le cul à leur homme pour lui allonger les cuiſſes ; ils perdent dès-lors cette puiſſance déterminante occaſionnée par la poſi-

ront de contre-poids à tout le corps pour l'aider à conſerver ſon équilibre : elles doivent ſuivre la tournure des cuiſſes, & n'en avoir point d'autres. Auſſi plus l'homme tournera les genoux en dehors étant à pied, plus ſes jambes auront de peine à contracter une bonne habitude à cheval ; alors les cuiſſes doivent ſe tourner beaucoup, afin d'éviter la mauvaiſe poſition de deux jambes qui toucheroient

---

tion droite des vertebres les unes ſur les autres, & appuyées ſur le coccis, & dont la force eſt augmentée par cette ligne oblique qu'elles forment en arriere, enſorte que la tête & les premieres vertebres ſemblent enfoncer les autres ſous les feſſes de l'homme.

Je ne puis donc être de l'avis de ces Maîtres, & je penſe que l'étendue & l'aſſiette doivent aller de pair, & qu'il faut conſidérer la poſſibilité dans le corps que l'on met à cheval.

le cheval, le mollet en dedans. Les jambes un peu arquées ont bien de l'avantage, pourvu qu'il n'y ait point d'excès, car cela feroit difforme; elles font bien plus aifées à lier, elles ont des aides plus fines, & elles donnent beaucoup de chaffe au cheval, parce-qu'elles font toujours liées & qu'il leur eft impoffible de s'ouvrir trop. Il faut fe fervir de fes jambes, fans ouvrir les genoux ni les remonter, & en les portant un peu en arriere à proportion de la fenfibilité de l'animal.

Des Pieds.

Les deux pieds doivent auffi être exactement fous les jambes. Ceux qui s'imaginent qu'avec de la force on vient à bout de donner une bonne pofition aux pieds, fe trompent, &, par la roideur des pieds, ôtent à tout le corps l'aifance & la fouplefle; car cette

roideur répond aux épaules, comme la dureté de ces dernieres influe jusqu'au bout des doigts du pied. Si la cuiſſe eſt bien tournée, les jambes le ſeront auſſi, & conſéquemment les pieds; ainſi il n'y aura aucune peine à ſe donner pour les bien placer. Le coup-du-pied doit être très ſouple, & ſuivre exactement tous les mouvemens de la jambe, ſans chercher à en faire de particuliers, ou en portant les pieds trop ſous le ventre du cheval, ou en s'en éloignant trop. Ces deux poſitions ne peuvent exiſter ſans roideur. C'eſt un vice très conſidérable que de baiſſer la pointe du pied; par-là on fait remonter le genou, & bientôt l'on eſt, comme l'on dit au manége, le cul en l'air. Le défaut oppoſé doit être évité avec le même ſoin. Ainſi, on placera ſur la même ligne le talon & les doigts du pied; ils ſeront les uns & les autres

morts, ſans aucune force particuliere : la jambe ſeule doit ordinairement faire tous les mouvemens. Les hommes de cheval ſavent donner, en baiſſant un peu le talon, des tems de chaſſe qui ſont fort eſtimés ; mais les commençans doivent s'en tenir aux principes.

De l'Enveloppe.

Les jambes & les cuiſſes forment ce qu'on appelle l'enveloppe (*i*). Des cuiſſes & des jambes trop courtes donnent peu d'enveloppe ; trop grandes, elles ôtent de la tenue : il faut donc une certaine proportion. Il n'eſt pas néceſſaire d'être d'une grande taille pour bien monter à cheval, il ſuffit de

---

(*i*) La véritable enveloppe exige de la fermeture dans les cuiſſes, de l'étendue dans les jambes & dans tout le corps, & du ſoutenu dans les reins.

ſe choiſir des chevaux proportionnés à l'enveloppe que l'on peut avoir, & c'eſt une erreur de croire que les petits hommes ſentent bien moins de choſes que les grands (*k*). Si l'on aſſortit la taille de l'homme & du cheval, quelle différence y aura-t-il donc? le ſentiment ne vient-il pas de la bonté de la tête de l'homme, de ſes connoiſſances & de la préciſion de ſon tact? Pourquoi regarder comme le principe du ſentiment, des membres qui ſont les inſtrumens de l'exécution? ſi l'homme connoît, s'il juge bien, ne les fera-t-il pas agir à propos, quelque mal conſ-

(*k*) Il faut pourtant convenir que dans un grand homme bien placé, les puiſſances méchaniques ſont plus efficientes que dans un petit homme; puiſque dans le premier, le principe de la puiſſance eſt plus parfait; malgré cela, on ſent très bien, quoique petit.

truits qu'ils ſoient? ne voyons-nous pas de très mauvais corps exécuter très proprement? Concluons que ſi la tête eſt bonne, tout le reſte réuſſira avec le tems. On pourra ſe flatter d'avoir donné à l'étendue, à la liaiſon & à l'enveloppe toute leur aiſance, ſi le paſſage de l'allure la plus douce à la plus dure ne fait aucun changement dans leur maniere d'être; car ſans la perfection, on ſe racroche, ou l'on s'ouvre : ce que l'on ne peut éviter, que par l'heureuſe diſpoſition du bas du corps.

De la Main.

Le corps, les cuiſſes, les jambes étant placées, l'homme ne craindra plus déſormais de tomber, ſa poſition l'en empêche; mais ſa main encore indéciſe ne peut guider, il faut la fixer & lui donner une attitude à laquelle elle rapporte tous ſes mouvemens. On

ſe ſert ou de la main gauche toute ſeule ; alors les deux rênes y ſont paſſées, & le petit doigt les ſépare ; ou de la main droite, celle-ci tient les rênes en deſſus, ſans les partager : on tient encore les rênes ſéparées dans chaque main. Si l'on tient les rênes dans une ſeule main, n'importe laquelle, elle doit être poſée préciſément au milieu du corps de l'homme, deſorte qu'une ligne droite puiſſe diviſer la moitié de l'encolure du cheval, & rencontrer le milieu de l'eſpace qui ſe trouve entre les deux rênes : le coude, la main & le poignet doivent être ſur la même ligne, ſans que le poignet rentre en dedans, ni qu'il s'arrondiſſe en dehors. Aucune de ces poſitions n'eſt naturelle : la main n'eſt point dans ſa force : ſes mouvemens ſont toujours gênés, & le tact ne peut en être moëlleux.

Des Bras.

Le bras tombera naturellement de l'épaule, ſans avancer le coude, ni le retirer (*l*). Que l'on évite ſurtout de le coler le long du corps ; on ne pourroit le faire ſans roideur, & nous ſommes convenus qu'il falloit l'éviter. La main doit être ſoutenue perpendiculairement environ à trois doigts du pommeau de la ſelle, lorſque le cheval rentre bien : elle doit être fermée, & tenir les rênes bien égales ſans les laiſſer couler, & pour cela on allongera le pouce deſſus. La main ainſi

(*l*) Il faut pour cela qu'il ſoit aſſez long, car s'il ſe trouve court, il faudra néceſſairement le détacher, afin que la main ſe trouve au milieu du corps. Il ne faut pas oublier que ce qui doit régler la poſition du coude & de l'avant-bras, doit être la main ; placez la d'abord, enſuite vous penſerez au reſte.

placée, doit toujours demeurer dans la même ligne perpendiculaire ; mais il ne faut pas employer d'autre force que celle qui eſt indiſpenſable pour ne pas la laiſſer tomber, & pour ſoutenir les renes. Dans cette partie, ſurtout, la moindre dureté eſt à éviter. La main dure eſt celle qui emploie de la force pour ſoutenir les renes : la main douce & légere eſt celle qui ſe contente de ne point remuer, & qui met ſi peu de force pour ſe ſoutenir, que le cheval ne ſent pas même le poids des renes. La main peut être en même-tems légere & aſſurée ; car pour être aſſurée, il ſuffit qu'elle ſoit en garde contre les mouvemens déſordonnés de la tête du cheval ; ce qu'elle peut faire ſans force. Ainſi, la bonne main eſt bien placée devant elle, légere, aſſurée, capable de ſentir la moindre des impreſſions que le mors

peut faire ſur les barres du cheval. Enfin, elle doit être juſte, c'eſt-à-dire, qu'elle doit faire agir les renes à propos, & au degré néceſſaire pour tirer de l'animal l'exécution qu'elle en exige. La bonne main eſt le prix d'une bonne aſſiette & de l'aiſance; le tems & une pratique bien raiſonnée, peuvent donner l'une & l'autre. Il n'y a rien de ſi commun que d'entendre dire à des gens qui n'ont nulle teinture de l'Art, qu'ils ont ſurtout la main très douce: s'ils ſavoient les premiers principes, ils n'auroient pas d'eux une ſi bonne idée.

Perſonne ne peut réuſſir à ſe placer comme il faut, s'il ne comprend bien les regles de la bonne poſition : il faut que l'eſprit les conçoive, avant que d'accoutumer le corps à la prendre. C'eſt une des principales raiſons pour leſquelles on voit tant d'hommes

être

être ſi long-tems à ſe donner une poſture ſupportable. Les ſecours ſont lents, & le plus ſouvent nous laiſſons à la Nature le ſoin de former notre poſition, ſans nous donner la peine de l'aider : c'eſt cependant à quoi l'Art doit prétendre.

La grace eſt le comble de la perfection qu'un homme puiſſe acquérir à cheval : elle eſt bien arbitraire pour tout le monde; mais elle devient réelle pour l'Ecuyer, puiſqu'elle conſiſte dans la belle poſition, dans la ſoupleſſe de ſes membres, dans ſon adreſſe à s'en ſervir. Une certaine tournure de corps agréable, une phiſionômie gracieuſe contribuent infiniment à la grace de l'homme à cheval.

On ne doit jamais commencer à travailler les chevaux, que le corps ne ſoit accoutumé à une bonne poſition; autrement on contracte de mauvaiſes

habitudes, & on exécute de travers. Cet article mérite attention, car si l'homme est placé de travers, nécessairement le cheval l'est aussi (*m*); alors on ne dresse plus les chevaux, on les gâte. Cependant rien de plus commun que d'entendre dire à des hommes sans position, qu'ils sont en état de dresser un cheval. Il ne faut pas non plus différer la connoissance des principes jusqu'à ce que la posture soit finie entierement; l'étude deviendroit bien ennuyeuse à un véritable amateur : il faut prendre un juste milieu, & développer à l'esprit les mysteres de l'art à mesure que le corps pourra permettre de les com-

(*m*) Je n'ignore pas que je fais souvent paroître des choses déja dites; mais j'ai cru qu'il le falloit pour la plus grande intelligence.

prendre & de les ſentir : c'eſt alors que la théorie & la pratique doivent s'aider mutuellement.

CHAPITRE II.

Obſervations ſur les différentes conſtructions du Corps humain, par rapport à la Poſition qu'il doit avoir à cheval.

LA Nature doit être la premiere maîtreſſe de celui qui prétend devenir un jour bon Ecuyer ; elle doit, s'il ſe peut, ne lui avoir rien refuſé des qualités extérieures : l'adreſſe, la ſoupleſſe des membres, un bon tempéramment & un corps bien proportionné, ſont ces reſſources naturelles qui donnent tant d'avantages à l'Ecuyer. Mais cette belle ſtructure extérieure, qui a tant d'apparence,

ne ſuffit pas pour ſe bien placer à cheval, il faut encore que les muſcles & toute l'habitude de la machine ſoient ſuſceptibles d'effectuer les différens degrés de force & de ſoupleſſe néceſſaires dans l'Equitation, & qu'ils ſoient aſſez d'accord enſemble, pour ne pas ſe nuire. C'eſt peu d'avoir acquis à cheval une poſition gracieuſe & conforme aux regles qu'elle nous a preſcrites, car après un certain tems de travail, on parvient à donner à ſes membres un arrangement régulier : mais ce n'eſt point là le plus difficile ; le jeu intérieur des reſſorts inconnu à tous ceux qui ne ſont point initiés dans notre art, ce jeu, dis-je, mérite une attention d'autant plus grande, que c'eſt la partie la plus ſavante de l'Equitation. Peu d'hommes ont aſſez d'acquis pour connoître ces perfections, peu les ſentent, & moins

encore ſont en état d'en parler avec juſteſſe. Faut-il donc s'étonner déſormais, ſi des corps bien à cheval en apparence, ont une exécution ſi bornée & une portion de ſentiment ſi petite? La premiere diſpoſition du corps humain à cheval eſt eſſentielle; elle prépare à faire connoître les moyens cachés propres à faire agir l'animal; & ce n'eſt qu'après un long travail, que les yeux deviennent aſſez ſavans pour diſtinguer la poſition d'avec les agens qu'elle procure dans un corps conduit avec méthode, & diſpoſé avec art, & jamais dans un corps qui aura ſuivi, pour ſe placer, une route écartée de la Nature. Sans la vraie poſition, on s'écarte de la bonne exécution: exécution facile à proportion de ce qu'elle eſt dans la Nature.

La poſition eſt la premiere & la derniere leçon que reçoit l'Ecuyer;

c'est-à-dire, que jamais elle n'est assez finie, qu'elle se dérange continuellement si on n'a une attention continuelle à la garder, & que l'Ecuyer habile cherche sans cesse à la rendre plus belle. Qu'on ne s'étonne donc pas si j'en parle d'une maniere si étendue ; tout devient essentiel dans un Art où peu de chose fait une différence marquée.

Le premier soin est de choisir un Maître habile & connu par ses talens. C'est une erreur grossiere de s'imaginer que l'on peut devenir Ecuyer, sans les conseils des gens savans ; ce n'est qu'après avoir acquis une certaine expérience, que l'on peut se passer de ce secours.

Il ne suffit pas de se bien placer sur un cheval qui est en repos, il faut encore garder sa position dans toutes les allures : voilà la grande difficulté. Si

l'homme avoit aſſez de force, il réuſſiroit; mais elle n'eſt pas ſuffiſante pour ſoutenir ſeule les ſecouſſes auxquelles le cheval l'expoſe, il faut avoir recours à l'art. L'à-plomb & la liaiſon ſuppléent à nos forces: mais ces deux moyens ſe contrediſent dans les commencemens; il réſulte de ces actions oppoſées, des difficultés ſans nombre. Si l'homme pouvoit garder l'arrangement primitif que l'on donne à ſon corps, les inconvéniens ſeroient bien moindres: mais nous voyons que tous ceux qui commencent, portent tout le haut du corps en avant au plus petit mouvement du cheval, enſorte que pour ſe tenir, ils mettent bien de la force dans les cuiſſes, & contrediſent la leçon du Maître. Puiſque cet à-plomb eſt difficile à acquérir, je voudrois que dans les premieres leçons, on négligeât tout pour donner à l'E-

leve la facilité de ne point varier ſur les trois points d'appui dont j'ai parlé ; & alors je crois qu'on doit beaucoup trotter à la longe. Plus l'allure du cheval ſera étendue, plus les défauts qui empêchent l'à-plomb prendront de force & deviendront difficiles à détruire, & cela dans les meilleurs corps ; je voudrois donc que le Maître ne fît trotter l'Ecolier que lorſqu'il jugeroit que cette allure ne dérangeroit point ſon à-plomb, & qu'il le fît paſſer alors par tous les degrés de vîteſſe pour fortifier cette aſſiette, ſi difficile à acquérir.

J'ai vu cependant une eſpece de corps bien fait & propre à l'Equitation, ne pouvoir pas abſolument ſe tenir à l'allure la plus douce, & tomber ſans ceſſe ; j'ai attribué ces accidens à une extrême roideur & à une extenſion forcée de tous les muſcles, qui l'empêchoient d'agir pour préſer-

ver l'homme des chûtes. Les genoux, ſurtout, étoient ſi roides, qu'ils forçoient les cuiſſes & les jambes à former deux branches de compas qui alloient toujours en s'éloignant de la ſelle; les reins & les épaules ſe roidiſſoient auſſi, enſorte qu'on eût dit que le corps étoit tout d'une piece. Après bien des expériences, je me ſuis enfin aviſé d'obliger mon homme de plier extrêmement les genoux & les coudes, & de laiſſer flotter ſes épaules comme cela ſe pourroit. Tant qu'il ſuivoit mes conſeils, il étoit à l'abri des chûtes; mais un rien le remettoit dans ſon premier état de roideur. Je pris alors le parti de l'arrêter tout court dès que je m'appercevois qu'il ſe roidiſſoit; je le replaçois & je continuois la leçon. Après bien du tems & des peines, le ſujet ſe trouva à l'abri des

chûtes, & il ne lui restoit qu'une dureté ordinaire.

Cette roideur vient du peu de jeu des muscles & de leur trop grande tension; ils ont besoin de grands mouvemens qui leur donnent du liant & de l'action, afin de les préparer au placement du corps; c'est alors qu'il faut trotter pour dénouer les épaules, & assouplir les reins. J'ai travaillé sous un Maître qui avoit pour habitude, lorsque ses Ecoliers commençoient un peu à se placer, de leur ordonner de laisser aller les épaules comme le mouvement du cheval l'exigeoit, sans les assurer, pour leur faire observer une position décidée; dans peu de tems, elles étoient souples au trot. Qu'importe à l'homme que tous ses membres soient bien disposés, si on n'a pas eu soin de lui donner les moyens propres

à le rendre maître de toutes les parties de ſon corps : on l'oblige d'être aſſuré, au lieu de l'aſſouplir ; on l'endurcit, on en fait une machine qui ne peut ſe mouvoir que d'un ſens. Aſſoupliſſez donc le corps de l'homme avant que de le placer ; car je trouve bien plus ſimple de diſpoſer par partie un corps à recevoir les impreſſions que vous voulez lui donner, que de chercher à placer le tout dans une poſition difficile & preſque toujours contraire à ſon état actuel. Examinez avec ſoin les bonnes & mauvaiſes qualités du corps que vous placez ; que l'expérience & l'étude vous faſſent juger ſainement, afin de travailler chaque membre ſuivant ſes beſoins, & de parvenir à une poſition parfaite qui ſoit le réſultat des opérations de chaque partie.

Il ſe trouve auſſi des corps bien conſtruits & bien proportionnés auxquels

on donneroit tout de ſuite une bonne poſition ; mais un relâchement continuel dans les muſcles & une foibleſſe ſinguliere leur ôtent toute conſiſtance : la machine affaiſſée ſur elle-même, n'oſe faire aucun effort pour ſe ſoutenir ; on diroit qu'une défaillance ſubite déſunit ſes membres. Cet état de moleſſe vient de la foibleſſe des reins. Il n'y a que le travail modéré qui puiſſe inſenſiblement fortifier ces ſortes de corps ; mais il faut agir avec prudence, car il pourroit arriver que la Nature, abattue par la fatigue, changeât en une roideur extrême, cette foibleſſe qu'on veut détruire. On doit obſerver qu'il faut exercer les corps, & non les fatiguer : l'exercice accélere les progrès ; la fatigue les arrête.

Des corps ainſi ménagés, viennent tôt ou tard à prendre ce degré de force ſuffiſant pour le ſoutien de la machi-

ne; ils ont même un liant ſupérieur à celui des corps roides qu'il a fallu aſſouplir; il faut en quelque ſorte rompre & briſer les uns en les forçant à plier les jointures, tandis qu'il faut unir dans les autres toutes les parties disjointes.

La différente coupe des corps, forme des difficultés qui varient ſans ceſſe. En effet, qu'un homme ſoit ſouple, il peut encore avoir dans ſa conſtruction des obſtacles ſans nombre, s'il projette d'arriver un jour à une connoiſſance parfaite de l'Equitation; car alors il doit chercher à acquérir le ſentiment, cette fineſſe qui n'eſt donnée qu'à la vraie poſition, & que l'on obtient à meſure que l'on s'en approche. Un mauvais corps doit forcer ſes membres à prendre enfin une poſition conforme aux regles de l'Art: cette poſition démontrée vraie & puiſſante

par les loix méchaniques & par les moyens de les employer d'une maniere conforme aux loix de la Cavalerie. On peut assurer que l'expérience & l'usage doivent décider de la valeur d'un systême dans ce genre : une belle exécution parle toujours en faveur de celui qui mene bien un cheval. Revenons aux différentes constructions.

L'enveloppe, l'assiete & l'étendue sont les objets les plus essentiels à examiner dans le corps d'un homme à cheval ; si l'une ou l'autre n'a par sa nature toute la perfection requise, il faut au moins qu'elle en approche. Un Maître habile ne cherchera donc point à asseoir trop un homme peu fendu, tandis qu'il donnera la plus belle assiette à celui qui est proportionné.

Les petits hommes sont exposés à tous les inconveniens possibles : lorsqu'ils sont bien faits, le défaut est

moindre ; mais l'imperfection eſt toujours générale dans un petit corps, rien chez lui ne peut acquérir ce degré de puiſſance qui décide la belle exécution.

L'homme dont les cuiſſes ſont courtes, doit chercher à s'étendre, afin de ne perdre aucun des points de contact qu'elles peuvent avoir phyſiquement ; car on doit corriger dans un mauvais corps les défauts, à proportion de ce qu'ils ſont plus eſſentiels & plus contraires à tout principe. L'enveloppe & l'étendue ſont préférables à l'aſſiette, d'autant plus que l'aſſiette ne devient vraie qu'autant qu'elle eſt préparée par l'enveloppe & l'étendue ; ſi ce mauvais corps peut obtenir de l'aſſiette ſans leur préjudicier, on en tirera tout le parti que l'on pourra, toujours en maintenant dans chaque membre le droit de contribuer au placement général.

Lorſque les reins ſont longs & le coccis placé très bas, il eſt viſible que le haut du corps a beaucoup de diſpoſition à ſe porter en avant; il faudra donc réſiſter à ce penchant en pliant beaucoup les reins & en pouſſant la baſe le plus que l'on pourra ſous les feſſes; peut-être ſi les cuiſſes ne ſont pas trop courtes, pourra-t-on réuſſir & venir à un certain degré d'exécution; ſi elles ont ce défaut, il eſt preſqu'impoſſible de devenir Ecuyer.

Des reins longs, des cuiſſes & des jambes courtes & rondes, des membres défectueux ſont des raiſons valables pour renoncer à l'Equitation: cependant, par état, on doit quelquefois s'y livrer juſqu'à un certain point; alors les prétentions ſe borneront à exécuter les choſes les plus ſimples & indiſpenſables.

Du plus au moins, preſque tous les corps

corps ont quelqu'un des défauts dont je viens de parler ; je crois donc qu'il eſt eſſentiel de corriger & même de détruire celui qui exiſte, avant que de parler d'une poſition finie.

J'ai ſouvent entendu conſeiller de ſuivre la Nature & ſes regles pour placer l'homme à cheval : je vois cependant que perſonne n'y eſt placé comme il faut ſans le ſecours de l'art. Cette penſée ne peut-elle pas être expliquée ? Cet homme qui mene ſes chevaux à l'abreuvoir, eſt dans une poſition naturelle ; il ſe laiſſe aller tout-à-fait ſans aucun ſoutien : ſes chevaux veulent prendre de la gaieté, il ſe racroche, ſe roidit, & ſe met de travers : cependant c'eſt la Nature qui le guide & lui apprend à ſe tenir. Que fait l'Art ? il détruit ce que fait la Nature ; car dans tous les cas il exige du ſoutien, & ſouvent une force mêlée de

liant, que jamais la Nature ne donne toute ſeule. Comment accorder ces deux idées ? le voici. L'Art fondé ſur des regles sûres, a obſervé que la Nature, quoique bonne, n'a pas toujours mis le ton néceſſaire dans chaque occaſion; il y a ſouvent trop de force, ou trop de foibleſſe. L'Art a examiné les propriétés de l'une & de l'autre, & le réſultat de leur mêlange : de là on a formé des principes d'après l'expérience. A meſure que l'Art s'eſt fortifié, on a découvert les degrés & les nuances, les occaſions convenables ; on a enfin réuſſi à connoître la vraie poſition, celle où toutes les parties du corps ont les qualités requiſes dans toute leur perfection. Ce ſont ces obſervations ſouvent réitérées, qui ont donné lieu à une ſuite de connoiſſances bien fondées, & qui ont fait un art de l'Equitation.

CHAPITRE III.

Diverses Réflexions qui ont rapport à la Position.

De l'aisance & de la ligne d'appui.

L'AISANCE, que l'on recommande si fort aux hommes de cheval, est une extrême facilité à faire agir les membres indépendamment les uns des autres, en sorte que le mouvement particulier d'une partie n'influe pas sur le général pour lui faire tort ; car il ne suffit pas d'être placé à cheval selon les bonnes regles, il faut encore y être placé de maniere à pouvoir faire agir ses membres sans que cela dérange la position dans les mouvemens les plus durs du cheval. L'homme doit être en état d'opérer ; mais il ne le sera pas, s'il a de la peine à résister à ces

mouvemens. Ce qui fait conclure que l'aiſance ne vient qu'après avoir trouvé une poſition ferme, laquelle elle-même eſt le fruit du bon arrangement des parties du corps. Un homme qui dans ſa poſition ſera guidé par les loix de la méchanique convenables à l'Equitation, avec peu de force, ſera plus ferme à cheval & plus aiſé, que celui qui emploiera toute la vigueur de ſes cuiſſes pour ſe tenir. Si l'on met une force mal entendue, il y a une contraction dans les muſcles, qui les empêche de faire leurs fonctions : il faut ſur le corps du cheval un liant doux, qui permette aux parties d'en bas de ſe coller ſur l'animal.

On ſe figure bien que le corps ne peut acquérir ce mérite, ſans un long travail ; car on voit d'ordinaire les Novices défectueux dans quelques parties ; tantôt c'eſt le bas qui ne ſe

prête point, tantôt c'eſt le tronc qui devient roide: puiſqu'il y a un rapport ſi immédiat entre ces deux parties, il réſulte une contradiction perpétuelle, parceque l'une ou l'autre peche & s'oppoſe au bien, & ce n'eſt qu'après avoir accordé en quelque ſorte leur maniere d'agir, que l'on commence à opérer comme il faut ſur le cheval. Une des choſes les plus difficiles à l'homme, eſt de conſerver le rapport exact (*n*)

(*n*) Je m'étois ſervi mal à propos du terme d'*équilibre*; cette expreſſion eſt fauſſe par rapport à l'Equitation, puiſque l'équilibre déſigne un repos, & que le but de l'Equitation eſt une force active de l'homme ſur le cheval, ce qui ne ſauroit exiſter & s'accorder avec l'idée de repos. Cependant on pourra ſe ſervir de cette expreſſion par rapport au cheval en tant qu'il eſt le corps mû; mais l'homme ne peut être en équilibre, s'il veut agir efficacement ſur l'animal.

qui doit exiſter entre ſes jambes & le haut de ſon corps. Je m'explique, le tronc du corps humain placé ſur le cheval peut ſe porter en avant, ſi les épaules ne ſont pas ſur les feſſes; il peut ſe porter en arriere, ſi les cuiſſes & les jambes n'ont pas aſſez de force pour le retenir.

De même ſi le buſte ſe porte trop en avant, les cuiſſes & les jambes ſe porteront en arriere, & il s'enſuivra les mêmes fautes que dans le premier cas, & de plus grandes encore. Il faut donc que le haut & le bas ne cherchent point à s'entraîner l'un l'autre; & leur accord reglé par nos principes, maintiendra le corps dans ſa véritable aſſiette. C'eſt ſur ce raiſonnement qu'un homme doit former la ſienne, car c'eſt à lui à ſentir. Nulle loi ne peut fixer à un homme le point précis où il eſt aſſis, c'eſt à lui à tâ-

tonner jusqu'à ce qu'il se trouve bien à son aise, & toujours dans la même position sur le cheval qu'il monte actuellement; car le même homme trouve peu de chevaux également proportionnés à sa taille, & pour être bien sur tous, il doit consulter cette même proportion. Un petit homme est plus en arriere sur un petit cheval, il doit être plus en avant sur un grand; s'il étudie la Nature, il sentira à quel point & à quel degré il peut être assis sur ces chevaux. Il n'est pas possible de donner une regle universelle à laquelle chaque homme puisse conformer son assiette : on démontre les loix de la Nature, & la marche qu'elle suit dans un corps bien proportionné à son cheval, c'est à l'intelligence de l'homme à connoître ses moyens, & à se conformer le plus qu'il peut au modele que donne la Nature.

Au reſte, un homme aiſé à cheval dont la poſition ne varie point, qui eſſuie ſans dureté & ſans efforts les contre-tems les plus durs, & qui ſe trouve toujours en état de travailler, eſt néceſſairement bien placé, quoiqu'à l'extérieur il ſemble avoir des défauts; nous devons croire que ſa conſtruction eſt telle qu'il n'auroit pû ſe placer autrement.

L'art de la Sculpture ſemble nous donner un avis dans les principes eſſentiels dont elle ſe ſert pour placer ſes figures: le Sculpteur, dans les attitudes un peu fortes, ne doit jamais manquer à faire paſſer la ligne d'appui de ſa figure, de maniere qu'il ſe trouve de tous côtés un contre-poids aſſez grand pour maintenir l'équilibre; un corps penché ne peut ſe ſoutenir que par cette adreſſe du Sculpteur. L'homme de cheval ne doit-il pas ſe confor-

mer à cette regle ? C'eſt à lui, comme je viens de le dire, à chercher cette ligne : & ſi l'on voit des défauts conſidérables dans la plûpart des Eleves, c'eſt qu'ils ne connoiſſent pas ces ſecrets ; ils mettent de la force où il ne faudroit que de l'à-plomb. Ces obſervations paroîtront peut-être frivoles & inutiles, mais je prie d'être perſuadé qu'il eſt impoſſible d'acquérir une poſition décidée, ſi l'on ne cherche avec ſoin & réflexion tous les moyens qu'indique la Nature ; & comme on nous parle peu de ces moyens & de ces reſſources que le travail nous montre, j'ai mieux aimé m'étendre peut-être trop, que de tenir le ſentier trop étroit. Que nous indiquent les autres Ecrivains ſur l'Equitation ? Les Arts ne peuvent ſe perfectionner que par les écarts heureux d'un génie qui ne ſe contente pas de

ſuivre ſes guides. L'Equitation, dans ſa théorie, eſt ſuſceptible de découvertes ; ce n'eſt qu'en ſe permettant de penſer, qu'il eſt poſſible de joindre de nouvelles idées aux connoiſſances des autres Ecuyers.

Telles ſont celles que j'ai eues ſur la poſition de l'homme ; objet le plus intéreſſant de l'Art, & ſans lequel même tout ne ſe feroit que par la force du corps. Je dirai, en finiſſant cet article, que l'on doit conſidérer le corps humain à cheval ſous deux points de vue : ou dans un arrangement de parties qui influe peu ſur l'animal ; arrangement purement pour les yeux, & dans lequel on s'occupe ſur-tout à plaire : ou bien dans une poſition dirigée par les loix méchaniques, par des connoiſſances profondes des impreſſions qu'elles peuvent faire ſur le cheval, & alors elle

devient ſouvent plus ſolide qu'agréable. Heureux qui peut unir ces deux qualités, & avoir une exécution auſſi remplie de grace, que remplie de ſcience!



SECONDE PARTIE.

Opérations que l'on exige du cheval, & moyens sûrs de s'en faire obéir.

CHAPITRE PREMIER.

Ce que c'eſt que dreſſer un cheval, & ce que c'eſt qu'un cheval dreſſé.

DRESSER un cheval dans le ſens ordinaire, c'eſt le diſpoſer à rendre à l'homme les différens ſervices qu'il en exige. Les ſoins, la patience & le tems peuvent donner aux chevaux une certaine éducation : mais ſi on ne les travaille pas ſuivant les bonnes regles de l'Equitation, le cheval ne peut être dit dreſſé. Nous voyons journellement des hommes ſe ſervir des chevaux,

ſans pour cela que l'art ait été employé pour les former : ſi ces ſortes de chevaux ne ſont naturellement doux, ſages & diſpoſés au genre de travail qu'on en exige, ils cauſent de très grands déſordres, occaſionnés par leurs défauts naturels, par leur ignorance & par la mal-adreſſe de celui qui les monte.

Mauvaiſe conſtruction des chevaux.

Les défauts naturels des chevaux viennent ou de leur caractere, ou de leur conſtruction. Le cheval qui n'a point été apprivoiſé de bonne heure, ne peut ſouffrir l'approche de l'homme, il tâche de l'écarter ; ſi par ſurpriſe ou par adreſſe on réuſſit à le monter, il fait tous ſes efforts pour ſe débarraſſer de ſon homme, il ſaute, il s'emporte ; quelquefois même il ſe couche par terre ; en un mot, le cavalier court des riſ-

ques continuels avec un animal qui met toutes ſes forces pour ſe défaire de lui. Quelque bon caractere qu'ait le cheval, il devient dangereux par ſa conſtruction dans bien des occaſions; car les raiſons phyſiques l'empêchent d'obéir d'une maniere ſûre pour l'homme, ſi on n'emploie pas les ſecours de l'art pour remédier à ce que ſes membres auront de défectueux.

Manége néceſſaire.

C'eſt donc une idée fauſſe de prétendre qu'il eſt naturel au cheval d'aller ſous l'homme, comme à celui-ci de le monter. Si l'on eſt aſſez heureux pour rencontrer un cheval d'une belle conſtruction, fort, vigoureux, ſans caprice & d'un bon naturel, comment ſera-t-on plus en ſûreté, s'il ne ſait ce que le cavalier lui demande? obéira-t-il ſans rien ſavoir? ne ſera-

t-il pas ſans ceſſe ſujet à ſe tromper, ſurtout ſi ſon homme, auſſi incertain que lui, cherche à lui faire faire tout le contraire de ce que l'opération exige. L'ignorance du cavalier trouble le cheval & le fait ſe déſeſpérer, & le défaut d'habitude du cheval à obéir à des opérations certaines & qu'on lui fait connoître, expoſe la vie de celui qui le monte. Il n'y a que la connoiſſance & la pratique de l'art de l'Ecuyer qui puiſſe remédier à tant d'inconveniens. Je ne prétens pas qu'il faille être très bon Ecuyer pour tirer parti d'un cheval, mais au moins doit-on avoir les premiers principes de l'Art. Cependant une infinité d'ignorans déclament contre cet Art, & prétendent qu'il eſt inutile d'apprendre à monter à cheval & de dreſſer les chevaux; ils diſent que le manége ruine les chevaux, & que les Ecuyers ſont ceux qui en fa-

vent le moins. Je laiſſe aux gens un peu connoiſſeurs à décider. Ces Meſſieurs ignorent que le manége bien entendu & pratiqué avec diſcernement aſſouplit les chevaux, leur apprend à ſe ſervir de leurs membres, à obéir à l'homme, & à lui procurer de l'agrément. Je ſais bien que ſouvent les chevaux ſe ruinent au manége, mais ce n'eſt pas la faute de l'Art, c'eſt celle de l'Ecuyer, qui, quelquefois, n'eſt pas aſſez modéré, veut trop avancer, & exige trop du cheval. Mais tant que l'on ſe bornera à ne demander à l'animal que ce que ſes forces lui permettent de faire, jamais on ne ruinera un cheval. On ſe plaint auſſi que ſouvent les gens de cheval ſont les plus incommodes dans les manœuvres militaires : c'eſt une plainte mal fondée, car ſans doute ceux-là ſavent mieux que les autres ce qu'il faut demander au cheval,

cheval, & tant qu'ils se borneront à faire ce qu'il faut, jamais le désordre ne viendra de leur part; au contraire, il seroit à souhaiter que les Escadrons ne fussent composés que de gens qui sussent bien mener leurs chevaux : que l'on consulte là-dessus les plus habiles Officiers de Cavalerie.

Dresser, en terme de Manége.

On dresse les chevaux pour le manége, pour la guerre, pour la chasse, ou pour la promenade : les mêmes principes servent à dresser ces différentes especes de chevaux. Ceux de manége doivent être les mieux dressés, puisqu'ils sont destinés à apprendre aux éleves toutes les regles de l'Art, & qu'ils servent de modeles. Les chevaux destinés à la guerre, & à monter les Princes & les Officiers les jours de parade, doivent être bien dressés;

mais on n'exige pas d'eux les mêmes talens que des chevaux de manége. Plusieurs s'imaginent que les chevaux de chasse doivent être exempts de manége, & qu'il leur suffit de bien courir; c'est une erreur. L'expérience nous fait voir que les chevaux que l'on met à courir sans les y avoir disposés par le manége, sont bientôt ruinés ; ils ont une maniere de courir désagréable, & ne sont jamais sur les hanches. Quant ils sont raccourcis, ils sont près d'être bons à réformer, parceque jamais ils n'ont été travaillés dans les regles. Un bon coureur passe par toutes les leçons qui peuvent contribuer à lui assouplir les membres, à augmenter sa légereté & son obéissance. La méthode employée pour dresser ces sortes de chevaux, est celle qui convient le plus aux amateurs de cavalerie.

Divers ufages des chevaux.

Les chevaux de manége ne font bons que dans les promenades & dans les occafions où il faut briller : peu de curieux font en état de deftiner des chevaux uniquement à la parade ; d'ailleurs, il y en a peu qui foient capables de bien les finir. La plûpart des airs de manége ne font point propres pour les différents ufages que l'on fait du cheval : puifque pour maintenir un cheval en état d'être mis à fon air, il faut lui conferver cette gaieté que donne un long repos, fans cela jamais il n'y eft bien. Ce n'eft pas que ces chevaux ne foient eftimables, au contraire, tout homme de cheval doit fe faire un devoir d'en monter fouvent ; rien ne contribue plus à replacer un homme dérangé par les voyages, la guerre & les chaffes, que de prendre quelques leçons fur des chevaux de

manége. Mais le genre des coureurs semble le plus propre à tirer de véritables secours d'un cheval; ce genre consiste plus à donner au cheval de l'aisance & de la souplesse, que du brillant. On demande à ces sortes de chevaux d'aller vîte, sûrement & agréablement. Ceux de manége sont destinés à bien exécuter les airs auxquels ils sont propres, à observer une juste mesure de terrein, & une cadence bien égale. Les chevaux de guerre sont dressés à-peu-près de la même maniere, mais ils sont moins finis & moins rassemblés: il faut, de plus, qu'ils soient en état de soutenir de longues fatigues, & qu'ils n'aient aucune espece de peur.

But de tout Travail.

Quel que soit l'usage auquel on destine un cheval joli, fort, plein d'ame & de bonne volonté, les premiers élé-

mens font les mêmes ; ils tendent également à mettre le cheval fur les hanches, à lui donner une grande fouplesse dans tout fon corps, & une grande obéiffance à tous les mouvemens du cavalier. Un cheval bien dreffé eft donc celui dont toutes les parties du corps font bien affouplies, c'eft-à-dire, qui ont reçu par le travail la facilité d'opérer différentes actions chacune en particulier, ou toutes enfemble, fuivant le defir de l'homme ; & dont la volonté eft tellement gagnée, qu'il obéiffe aux opérations les moins fenfibles. Il ne faut pas croire qu'un cheval qui travaille d'habitude par la vue de quelques objets qui le reglent, & qui lui font remarquer fon terrein, foit un cheval dreffé ; tout cheval qui connoît pour travailler d'autres aides que celles du cavalier, n'eft pas un cheval dreffé ; il

cessera d'obéir dès qu'il perdra de vue ces objets : les preuves d'un cheval bien dressé, sont la souplesse & l'obéissance.

Passons au détail des opérations qui donnent l'une & l'autre ; raisonnons-les, & donnons les moyens de les bien employer.

CHAPITRE II.

Des Opérations de la main.

Position de la main, démontrée par ses opérations.

La main, comme je l'ai déjà dit, doit être placée perpendiculairement sur la selle, au milieu du corps & au bout du bras, ou, si on l'aime mieux, sur la même ligne horisontale que le coude. M. de *** est de cet avis, & il est bon ; mais il ajoute : qu'elle doit avoir les ongles un peu tour-

nées en deſſus, & le poignet un peu arrondi. Ce principe n'eſt point reçu dans les bonnes Ecoles, il eſt contraire aux regles fondamentales des opérations qui font agir le mors; l'exécution en eſt toujours défecrueuſe & groſſiere.

Travail des renes.

La main tient les deux rênes; & les renes font agir le mors. Le mors, compoſé du canon, de la branche & de la gourmette, eſt une machine dont l'uſage eſt de faire ſentir au cheval une impreſſion qui le détermine toujours; mais à laquelle il obéit mal, parceque ſouvent l'opération eſt fauſſe, que le mors agit trop ou pas aſſez, & que la main fait travailler les rênes dans une mauvaiſe direction. L'opération eſt fauſſe, lorſque l'homme ne les fait pas agir ſuivant les bonnes regles, ou qu'il mêle pluſieurs mouve-

mens dont l'effet se contredit. Il est de la nature de l'animal d'être sensible aux barres, d'éviter la sujetion; cependant il obéit à la partie du mors qui fait le plus d'impression, & dont l'effort est le plus propre à le déterminer.

Opérations simples.

Si l'on soutient la main de la bride assurée, que les deux barres soient également affectées, il est certain que le cheval s'arrêtera; mais si un seul côté opere, au lieu de s'arrêter, le cheval suivra l'impression du côté qui travaillera le plus. Si la rêne droite agit seule, le cheval se tournera à droite; & il tournera à gauche, si la rêne gauche fait effet: cela est aisé à comprendre. Ce travail appellé *de la main à la main*, apprend aux jeunes chevaux à obéir à chaque rêne: mais il ne suffit pas pour lui faire connoître

l'effet qui doit résulter de leur accord, si le cavalier ignore le rapport qu'elles ont entr'elles & les conditions de ce rapport.

Direction des rênes.

Le mors, dans la bouche du cheval, ne fait point d'effet plus grand que lorsque la ligne tirée de l'œil de la branche, & celle des rênes attachées au bas du touret, forment un angle droit; il semble que l'angle droit réunisse plus de force, ou du moins une puissance qui détermine mieux; alors la tête du cheval tombe d'elle-même, & les opérations lui deviennent faciles à comprendre.

Il faut donc que les rênes soient continuellement supposées agir sur cette direction ou sur la plus approchante qu'il se pourra; car il faut consulter la nature du cheval & sa structure. Si elles sont bien égales, si la main

eſt bien en place & légere, ſans doute le cheval ne reculera pas ; mais à la moindre force que le cavalier fera paſſer dans ſa main, l'animal reculera ou bien il forcera le mors ; alors il ſortira de la ligne perpendiculaire ſuppoſée, les branches ne formeront plus un angle droit avec le terrein, & plus la ligne qu'elles formeront s'éloignera de la perpendiculaire, moins l'appui ſera ſenſible au cheval, quoique l'homme puiſſe y mettre beaucoup de force. Il ne faut pas confondre ici le terme de *force* à celui de *puiſſance*, le premier eſt impropre, puiſqu'il n'en faut employer aucune ; mais je m'en ſers, parcequ'il eſt plus généralement entendu. Si le cheval, au lieu de forcer la main, y obéit trop, & qu'il ſorte de la ligne en approchant le menton du poitrail, il forme un angle qui n'eſt pas droit, & l'appui devient également

foible : concluons que la ligne perpendiculaire eſt la ſeule où l'impreſſion de la main ſe faſſe bien ſentir, & dans laquelle l'appui ſoit parfait.

Il y a peu de chevaux capables de cette belle poſition de tête, ils ont preſque tous le défaut de porter un peu le nez en avant; pour lors on doit les faire rentrer en augmentant leur ſenſibilité, ce que l'on fait en baiſſant la main, en ſorte que l'angle ſoit le plus approchant de l'angle droit. Il n'y a que ce moyen d'accoutumer le cheval de rentrer pour l'appui du mors.

Il faut rapporter à ce principe toutes les opérations que l'on fait avec les rênes bien égales; il eſt certain que le cheval n'eſt jamais mieux placé, que lorſque ſa tête rentre ſans porter le nez en avant, & ſans s'encapuchonner, & c'eſt alors qu'il obéit aux opérations les plus fines. Il faut donc dé-

cider que c'eſt le premier moyen à chercher pour diſpoſer le cheval à être dreſſé, & travailler enſuite de la main pour lui rendre la bouche obéiſſante.

La tête du cheval étant bien placée, il éprouve ſur les barres deux opérations ; l'une, par laquelle on l'oblige de ne point avancer & même de reculer tout ſon corps ; l'autre, de tourner tout ſon corps, ou de n'en tourner qu'une partie.

Si une rêne fait ſeule de l'effet, le cheval le ſuivra & tournera ſimplement ; mais ſi les deux renes travaillent enſemble ſans opérer le même dégré de ſenſation, l'animal, s'il eſt bien dreſſé, obéit à chacune en particulier, & le réſultat de ces deux obéiſſances doit être ce que demande ſon cavalier.

Diſtinction des Rênes.

On diſtingue les rênes, en rênes de

dedans, & en rênes de dehors; la rene de dedans est toujours celle qui détermine la tête & le col du cheval plutôt d'un côté que d'un autre.

Opérations composées.

Ainsi, la rêne de dedans opere le plus grand effet dans la bouche du cheval, & elle est destinée à lui faire tourner en dedans les épaules & le col. Mais j'ai dit qu'elle seule feroit tourner tout le corps du cheval; il sera donc nécessaire pour ne faire tourner que cette partie de dedans, que la rêne de dehors retienne la partie de dehors, sans empêcher tout l'effet de la rêne de dedans; ainsi l'effet de la rêne de dehors sera bien plus foible, & elle se bornera à modérer le mouvement naturel du cheval qui le porte à obéir à la main la plus forte.

Propriétés de la rêne de dedans.

La rene de dedans avertit le cheval

de donner la tête, le col & les épaules; & celle de dehors l'arrête au degré de pli que l'homme juge à propos. Elle a encore une autre propriété, c'est d'empêcher le bout du nez de sortir de dessous les oreilles; car il doit y être continuellement sans qu'il obéisse le premier à l'impression de la rêne de dedans, ou qu'il soit le dernier à se prêter au pli que l'homme exige. Il faut donc que les deux rênes travaillent d'accord pour maintenir la tête dans la position requise: si l'une cesse de travailler, l'autre devient trop forte, alors le cheval se dérange. Si l'on tient les renes bien égales dans la main, le cheval doit être sans pli: pour lui en donner, on écarte avec la main droite la rêne droite; & pour se donner de l'aisance dans cette opération, on détache le bras jusqu'à l'aisselle, & on se garde bien de ne faire agir que le poi-

gnet ou l'avant-bras, c'eſt-à-dire, qu'on éloigne la rêne droite de la rêne gauche en lui donnant un degré de force ſupérieur, ce qui fait que le cheval lui obéit: dans cet inſtant, la rêne gauche ne fait que ſoutenir ſans augmenter ſa force; alors le cheval ira ſur le droit en donnant un pli à ſon col & à ſes épaules. Mais ſi l'on vouloit après avoir plié le cheval lui faire décrire une ligne oblique ou un cercle, il faudroit alors que les deux rênes portaſſent les épaules & le col ſur la ligne à parcourir; & pour cela les deux rênes augmenteroient leur force; celle de dedans n'auroit d'autre emploi que de maintenir le pli, tandis que celle de dehors chercheroit à ſe rapprocher de celle de dedans, afin d'enlever avec elle toute la machine dans le ſens où elle doit travailler. Cette opération, qui conſiſte à porter la main du côté où l'on

va, s'appelle *reporter la main*. On doit obſerver en reportant la main, de ne pas le faire de façon que la rêne de dehors faſſe le plus d'effet, car alors elle deviendroit de dedans, & en ſe portant ainſi, on faucheroit : il faut donc le faire proportionnellement avec la rêne de dedans. En effet, comme dans le tems où l'on décide davantage le pli, le cheval ne feroit plus placé ſi la rêne de dehors ne ſoutenoit un peu plus, on conſervera l'effet de la rêne de dedans en reſſerrant un peu plus celle de dehors; mais il faut éviter l'excès. Il y a bien des gens qui au lieu de ſuivre cette méthode, qui eſt fort eſtimée, font tout le contraire; ils portent la rêne de dedans en dehors; on appelle cela *faucher* : ce travail eſt faux, & il a mauvaiſe grace. Il ne faut pas non plus faire tourner un cheval pour la rêne
de

dedehors, quoique M.*** donne cette méthode. Un cheval bien dreſſé doit toujours obéir pour la rêne de dedans primante; car, comme je viens de le dire, il faut que toutes deux s'accompagnent.

Senſation ſur les barres.

Les rênes, dans toutes les opérations, travaillent ſur des lignes droites, quelques mouvemens que faſſe la main; il ne faut avoir que des yeux pour s'en convaincre. Cette obſervation prouve qu'il eſt inutile de faire de grands mouvemens de la main, comme bien des gens qui ſont ſans ceſſe occupés à tourner les ongles en haut, en bas; cela ne ſert à rien, & empêche la fineſſe du tact: autre principe de M. de ***, dont on eſt bien revenu. Le mors opere ſur les barres & ſur la barbe du cheval, ſuivant ſa diſpoſition. Il ne faut que preſ-

ſer ces parties, afin d'affecter différemment l'attention du cheval, qui doit ſe déterminer à y répondre de bonne volonté. Car il ne faut pas croire que ce ſoit la force qui faſſe obéir le cheval, il doit être averti par les façons différentes avec leſquelles le mors appuie ſur les barres, mais ſans douleur, lorſqu'il a compris, autrement on le déſeſpere. Il y a des chevaux qui, par humeur, refuſent d'obéir; alors il faut mettre de la force, & chercher à leur faire ſentir le mors pour réveiller leur attention & vaincre leurs caprices.

Rêne de dehors.

La rêne de dehors eſt encore deſtinée quelquefois à élargir le cheval. Souvent cet animal, au lieu de ſuivre préciſément la ligne que l'homme lui preſcrit, croit diminuer ſa peine en s'étreciſſant, ce qu'il fait ou en dimi-

nuant le cercle qu'il décrit, ou en allant ſur une ligne oblique, au lieu de ſuivre une ligne droite : c'eſt une preuve que la rêne de dehors ne ſoutient pas aſſez, & que celle de dedans détermine trop le cheval. Le cavalier doit alors relâcher ou rendre la rêne de dedans, & enlever celle de dehors juſqu'à ce que le cheval y obéiſſe, & qu'il revienne ſur la ligne qu'il a commencée : mais il ne faut pas que la rêne de dehors faſſe ſeule l'effet, car alors elle détermineroit le pli, & deviendroit de dedans. J'ai quelquefois été étonné que des chevaux en bridon ſe portaſſent ſur la rêne de dehors, quoique j'écartaſſe extrêmement celle de dedans ; mais j'ai reconnu que c'étoit ma faute, car en écartant la rêne de dedans, je rends l'angle fort obtus, & je tire le bridon juſqu'à la branche de dehors, qui fait une grande dou-

leur de ce côté, & entraîne le cheval. J'ai conclu qu'en bridon, il falloit prendre garde à ne pas trop écarter la rêne de dedans (*n*), autrement l'opération est fausse, & le cheval dévide des épaules ; la rêne de dehors doit donc agir de concert avec celle de dedans, & s'enlever sans que le pli diminue : si le cheval ne lui obéit pas, c'est une preuve qu'il ne la connoît pas, & qu'elle n'opere pas assez.

Il arrive aussi quelquefois que le cheval, loin de désobéir à la rêne de

---

(*n*) Je voudrois même qu'en bridon, on n'écartât jamais, & qu'on enlevât également ; il s'ensuivroit que le cheval seroit mieux soutenu, & on lui donneroit du pli en portant les deux rênes ensemble un peu en dedans, sans cependant diminuer ni confondre l'effet des deux rênes. Cette méthode seroit bien bonne pour les chevaux de guerre, auxquels on ne peut pas écarter.

dehors, n'y obéit que trop ; car il s'abandonne à cette main en allant de côté le plus vîte qu'il peut & malgré l'homme : cela s'appelle *dévider des épaules*. Le cheval est en danger de s'abattre ; il ne peut s'abandonner ainsi qu'en suivant le mouvement de la rêne de dehors, qui est sans doute trop violente, puisqu'il oublie les autres aides. Il faut donc que la rêne de dedans soit la plus opérante, & qu'elle compense par cette juste application du remede, le trop de facilité du cheval pour la rêne de dehors. Les chevaux qui ont naturellement des dispositions pour le travail de deux pistes, y sont sujets ; je leur retranche donc tout travail en dehors.

Réunion des deux rênes au même point.

Les deux rênes, en travaillant ensemble & au même degré de force, ont la propriété d'enlever tout le de-

vant du cheval. Dans cette position, si le cheval cherche trop à s'enlever, l'homme rend la main, c'est-à-dire, qu'il diminue l'effet des deux rênes, en les allongeant & en baissant la main.

Les deux mains ne doivent connoître que deux mouvemens, qui sont, de remonter & de baisser, pour retenir & pour rendre ; mais ce doit être seulement par une ligne bien perpendiculaire & bien devant l'homme, à moins qu'on ne les reporte dans les changemens de mains.

Nature du sentiment que doit éprouver le cheval sur ses barres.

Ce n'est pas en faisant du mal à la bouche du cheval, que l'on tire de lui ce que l'on desire. Nos anciens se le persuadoient, & ne travailloient que de force sans réussir, si ce n'est à ruiner leurs chevaux. Nous nous som-

mes apperçus que l'animal ne se prétoit à nos opérations, que par une bonne volonté dont nous devions lui savoir gré, & que nos carresses doivent exciter : les embouchures ont donc été diminuées ; & au lieu de causer de la douleur aux barres du cheval, nous avons cherché à travailler son attention.

Dans les premiers tems qu'on l'exerce, les mouvemens que l'on fait faire aux rênes répondent au mors, qui, à son tour, occasionne une pression sur les barres: l'attention se réveille, si on a rencontré le degré nécessaire pour se faire sentir : le cheval résiste, si sa bouche est trop dure pour s'affecter de la pression. Si le cheval est d'une bonne nature, son attention croîtra moyennant des leçons simples qui lui feront concevoir les opérations sans le fatiguer ; & quelque dures que soient

les barres, avec les ſoins & le tems la bouche deviendra bonne & ſenſible, ou pour mieux dire, il deviendra attentif de plus en plus : on ne gâte donc point la bouche par ce ſyſtême. Cependant pourquoi tant d'hommes ôtent-ils le ſentiment de cette partie ? c'eſt qu'ils troublent le cheval en durciſſant la main ; qu'accoutumé à obéir à des impreſſions moëlleuſes qui ne lui occaſionnent aucune douleur, & qui lui font donner de bonne volonté ce qu'il peut, il oublie ce qu'il doit faire, & s'abandonne à ſa douleur.

Qualités d'une bonne main.

Il faut donc ſe garder de tenir continuellement la main dans le même degré de fermeté ou d'aſſurance ; on doit dans chaque tems ſuivre de nouvelles opérations pour maintenir la poſition du cheval. La bonne main paſſe inſenſiblement d'une opération

à l'autre ſans dureté, & ſans offenſer la bouche du cheval en le ſurprenant ; car le cheval bien dreſſé, ou du moins bien entrepris, répond à un tel travail ; mais les à-coups le déſeſperent, & lui font perdre la mémoire.

Tous les chevaux travaillés avec principes, ont ce qu'on appelle *de la bouche*, & ils obéiſſent à une bonne main ; mais il faut les tenir continuellement en attention, afin de les empêcher d'oublier.

Maniere de faire concevoir au cheval les opérations les plus difficiles.

Puiſque la bouche du cheval devient bonne à proportion que la main de l'homme opere d'une façon juſte & préciſe, il faut que les regles que l'on ſe fera tendent à avancer le tems où l'animal nous procure du plaiſir ; & l'attention du cheval eſt ce que l'on

doit le plus rechercher. On apportera tous ſes ſoins à l'exciter de maniere qu'il ſe plaiſe au travail ; la multiplicité des opérations ne trouble jamais l'animal lorſqu'il les a toutes bien conçues les unes après les autres, & que le mêlange s'en eſt fait inſenſiblement. Que l'homme de cheval faſſe donc d'abord des opérations ſimples, que le cheval les comprenne bien, c'eſt-à-dire qu'il y obéiſſe ſans ſe tromper, & que ce ſoit à ces conditions-là qu'on lui en apprenne de nouvelles. La clarté dans les premieres leçons, rend les autres faciles ; mais pour y parvenir, il faut que la main de l'homme ſoit sûre de ſon opération.

Quelquefois le cheval ſe trouble lui-même, parcequ'il s'ennuie de la contrainte, ou qu'il ſouffre de la douleur dans quelques parties. Dans ces occaſions plus que jamais, l'homme

doit être sûr de ses mains; car il s'agit de demeurer au même degré jusqu'à ce que le cheval se rende à sa volonté, & qu'il y obéisse; autrement il y auroit de l'incertitude & de la fausseté dans le travail. Car si le cheval a des distractions, il oublie l'opération & se brouille, & il n'y a que la justesse de la main qui puisse suppléer au manque d'attention du cheval. Cette justesse de main a la propriété de l'exciter par la vérité des opérations. Cette vérité est fondée sur les loix de la méchanique; moins on fait de mouvemens, & moins l'opération est longue; & plus le nombre des opérations est petit, plus le cheval obéit aisément. Pourquoi M. de *** indique-t-il quatre mouvemens de la main, si la même opération avertit le cheval sans que la main bouge de sa place? pourquoi la déranger & diminuer la finesse du tact, qui ne

ſubſiſte qu'autant que la main n'eſt point déplacée par de grands mouvemens ? Tous ces mouvemens ſe font donc faute de connoître le produit de chaque opération des rênes, & de ne pouvoir les exécuter finement.

Si l'on étoit bien perſuadé que la rêne droite toute ſeule plie le cheval à droite, & qu'il tourneroit tout-à-fait ſi la rêne gauche ne le retenoit & ne fixoit les hanches, pourquoi tourner la main pour produire cet effet : ſi l'on ſent les deux rênes dans la main, & que l'on ait du tact, c'eſt-à-dire, le ſentiment fin, on la laiſſera en place, & elle opérera ſans que le ſpectateur le voie.

Réſumé du Chapitre.

La rêne de dedans détermine; celle de dehors ſoutient; toutes les deux au même degré préciſément ont la vertu d'enlever le devant; une ſeule fait

tourner le cheval. Voilà les regles, c'eſt à la main à modifier ſon tact & à diſtribuer le ſentiment ſuivant qu'elle veut opérer.

CHAPITRE III.

Opérations des Jambes.

Diſtinction.

LES opérations des jambes ſont ſimples ou compoſées; elles ſont ſimples, lorſqu'une ſeule jambe travaille; elles ſont compoſées, lorſque toutes les deux concourent à produire le même effet.

Travail ſimple.

La jambe ſe diviſe en jambe de dedans, & en jambe de dehors; celle qui eſt du côté du pli eſt dite jambe de dedans. Une ſeule jambe venant à toucher le flanc du cheval, pouſſe la

croupe ou les hanches du côté opposé ; ainsi la jambe droite jette la croupe à gauche. Si cette jambe restoit liée toute seule, ou que son aide fût trop forte, les hanches tourneroient tout au tour des épaules pour éviter la pression de la jambe qui travailleroit ; mais si la jambe opposée se trouvoit prête à retenir les hanches qui échapperoient, alors elles seroient en dehors seulement autant que l'on voudroit.

Travail composé.

Si les deux jambes se lient également, & qu'elles aient le même degré de force, le cheval ignorant à laquelle il doit céder, se portera en avant sans jetter les hanches ni d'un côté, ni de l'autre.

Effet que produisent les jambes, & maniere dont le cheval est affecté.

Le degré de force employé pour

produire ces effets, eſt reglé par la ſenſibilité de l'animal, qui eſt elle-même augmentée par ſon attention : les jambes avertiſſent, mais ſi la peau eſt dure & que le cheval ne ſoit point affecté de l'approche de la jambe, l'homme réveille ſon attention en le piquant de l'éperon ; & le cheval qui eſt accoutumé à être châtié lorſqu'il ne répond pas à l'aide de la jambe, étend ſon attention juſques ſur ſes moindres mouvemens. Mais le phyſique ne devient pas plus ſuſceptible réellement, puiſque le travail du manége ne change rien au tiſſu de ſa peau & à la diſtribution de ſes houpes nerveuſes. Il arrive à certains chevaux que la moindre approche de la jambe de l'homme les allarme ; ils craignent les coups, & s'emportent en faiſant des ſauts très incommodes : ce n'eſt pas qu'ils éprouvent réellement de la

douleur, mais ils l'appréhendent : ceux-là veulent donc être calmés. Il faut leur épargner ſur-tout juſqu'à l'apparence des coups, & leur faire comprendre au contraire, que cette jambe ne peut par elle-même leur faire du mal, s'ils y répondent tranquillement. Ces ſortes de chevaux ne perdent pas mémoire pour devenir plus froids; mais ils s'habituent à ſouffrir la preſſion de la jambe, parcequ'ils ont remarqué qu'elle ne les maltraitoit point. Les flancs des chevaux ne ſont donc pas par eux-mêmes ſenſibles à la volonté de l'homme; la peau ſent bien, mais c'eſt la tête qui fait que le cheval diſtingue ce ſentiment, & la maniere dont on opere décide la volonté du cheval à y obéir.

Une jambe qui va par à-coups ſurprend le cheval, & l'empêche de réflechir en quelque ſorte à ce qu'on lui demande;

demande, & il exécute ſans ſavoir ce qu'il fait ; ſi au contraire une aide douce, moëlleuſe & ſuivie augmente la preſſion, le cheval obéit lorſqu'il ſe ſent averti.

Le cheval peut bien quelquefois ne pas obéir à aucune preſſion de la jambe, ni même à l'éperon ; c'eſt une preuve que le cheval eſt colere, qu'il a peu de ſentiment, ou que l'homme emploie mal ſes moyens. Les chevaux qui ont les hanches roides & peu accoutumées à ſervir, ont beſoin de tous les ſecours poſſibles pour être portés en avant.

J'ai monté des chevaux ſi froids, qu'à peine obéiſſoient-ils au pincer de l'éperon ; mais s'ils étoient échauffés, ils devenoient charmans.

Degré des aides.

Suppoſons depuis le haut de la cuiſſe de l'homme juſqu'à ſon talon, une

infinité de points de contact qui augmentent de force à mesure qu'ils approchent du talon, la derniere & la plus forte de toutes les aides. L'homme de cheval doit essayer tous ces points qui sont autant de modifications du châtiment de l'éperon : si après avoir tâté le cheval, il a rencontré le degré qui fait impression sur lui, il doit s'en ressouvenir ; & l'habitude lui apprendra à le saisir d'abord. Si l'animal n'obéit à aucuns, pas même à l'éperon, & que ce soit chez lui défaut de sensibilité, il faut redoubler jusqu'à ce qu'enfin il le prenne bien & se porte en avant : il n'y a que dans ce cas où il soit permis de le surprendre & de le brusquer. Un petit homme qui a moins de ces degrés, doit s'attacher à rendre ses chevaux sensibles par un attouchement qui ne lui soit pas incommode.

Leurs conditions.

Jamais l'aide des jambes de l'homme ne fera d'effet, si ses genoux ne sont bien fermés; car on doit être bien persuadé que l'approche subite de la cuisse ouverte rend toujours la jambe dure, & l'empêche de pouvoir choisir le degré de pression convenable.

On porte la jambe derriere insensiblement; & il est contraire aux regles de l'Equitation & à la grace, d'aider son cheval en portant le talon sous le ventre de l'animal.

Puisque les jambes ont la propriété de porter le cheval en avant, il faut qu'elles soient toujours prêtes en se liant derriere par degrés, à le chasser lorsqu'il vient à se ralentir, afin de fortifier sa mémoire, & de ne point le troubler.

Il y a des occaſions où le cheval fâché de ſe voir tenu, ſe jette ſur une jambe au lieu de céder à ſon effort, ou bien ne ſe porte que foiblement en avant pour les deux; dans le premier cas il faut ſe relâcher, parceque ſûrement l'animal ne peut ſouffrir une telle contrainte, que l'opération eſt trop forte, & qu'il pourroit ſurvenir de grands déſordres qu'on évitera en paſſant à une aide moins violente. Si le cheval n'étoit point trop aidé, & que ce fût un ſimple caprice de ſa part, je conſeillerois de le châtier d'un coup d'éperon, & de laiſſer enſuite cette jambe liée au degré que le cheval ne vouloit pas ſouffrir, pourvu néanmoins que ce degré ne ſoit pas trop fort.

L'effet ſur un cheval obéiſſant eſt proportionné à la force de l'aide: pour produire dans la machine des mouvemens contraires à ſa nature, il

faut de grands moyens. Il y a aussi des chevaux que le travail a rendus tellement sensibles, que la moindre action des muscles des cuisses ou du genou suffit pour les chasser.

Lorsque les deux jambes liées derriere ne déterminent pas un cheval à se porter en avant proportionnellement à cette pression, on dit que le cheval se retient, & il faut lui faire sentir jusqu'aux éperons s'il refuse d'obéir; car il n'y a rien de si pernicieux, que de laisser un cheval s'accoutumer à se retenir : on donne occasion à sa malice de faire tous les progrès qu'elle pourra.

Trop de force dans les jambes, & pas assez, ne produisent également aucun effet; les commençants mettent beaucoup de roideur dans la jambe qui travaille, & le cheval ne la sent pas du tout : d'autres ont les jambes

très molles & les cuiſſes roulantes, on dit d'eux qu'ils n'ont ni cuiſſes, ni jambes: ce qui me fait croire qu'un bon homme de cheval a dans ſes cuiſſes & dans ſes jambes un certain nerf qui tient un juſte milieu entre le trop & le trop peu.

La perfection des jambes eſt de les avoir égales, bien tombantes, & le plus près qu'il eſt poſſible des flancs, afin de pouvoir s'en ſervir avec fineſſe, & de ſaiſir les tems les plus imperceptibles.

Le cheval qui prend bien les jambes, eſt celui qui obéit diſtinctement à chacune en particulier, qui doit diſcerner le degré de preſſion le plus fin, & y répondre; un tel animal donne du plaiſir dès qu'il eſt bien mené.

CHAPITRE IV.

De l'accord des opérations des mains avec celles des jambes.

LES mains de l'homme gouvernent la tête & les épaules du cheval, & ses jambes décident des mouvemens de l'arriere main. Il ne suffit donc pas de bien mener le cheval dans son devant ou dans ses hanches, il faut faire travailler ensemble les deux parties. Les opérations de la main agissent bien différemment de celles des jambes, puisque les premieres tirent le devant du cheval, & que les autres poussent les hanches; & comme le travail de la main influe beaucoup sur le travail des jambes, il est nécessaire pour bien mener un cheval, de bien connoître le rapport qu'il y a entre ces deux

opérations ; car c'eſt de leur parfait accord que dépend toute la beauté de l'exécution.

Accord ſur le droit.

Nous avons dit dans les Chapitres précédens, que le cheval obéiſſoit à l'aide qui dominoit les autres, ou qui le travailloit le plus ; ſi les jambes donnent un degré de chaſſe plus conſidérable que le retenu de la main, le cheval forcera la main, ou du moins ſemblera l'oublier ; mais ſi la main retient plus que les jambes ne chaſſent, le cheval enlevera le devant. Il s'enſuit que pour maintenir le cheval enlevé ſe portant en avant, il faut que les jambes le portent dans la main, & que la main le rejette dans les jambes. Les unes & les autres travailleront à proportion que la machine ſera plus ou moins difficile à enlever ou à chaſſer ; mais toujours de concert, c'eſt-

à-dire, que si les jambes donnent un tems de chasse, la main doit être légere, & celle-ci s'assurera; si on veut le retenir, on enlevera le cheval tandis que les jambes ne feront que l'empêcher de reculer.

Ceci se trouve très juste, lorsque l'homme mene le cheval sur le droit dans les deux mains & dans les deux jambes égales; mais dans le travail du cercle, il faut un mêlange d'opérations entre les mains & les jambes, car les deux mains ou les deux rênes ne font point la même opération, non-plus que les deux jambes.

Combinaisons dans le cercle.

Si l'on plie le cheval avec la rêne droite, & que la jambe droite fasse plus d'effort que la jambe gauche, les épaules viendront à droite, & les hanches s'en iront à gauche, & tourneront autour des épaules, puisque nous

avons dit que la rêne droite ſeule faiſoit tourner le cheval à droite, & que la jambe droite ſeule pouſſoit les hanches à gauche.

Que la rêne & la jambe du même côté travaillent ſeules, le cheval tournera en reculant, c'eſt-à-dire que ſa jambe droite paſſera ſous ſa jambe gauche; au lieu qu'il avancera pour la jambe gauche tombante & près, parceque la jambe qui fait le moins d'effet, avertit le cheval d'avancer en obéiſſant à celle qui prime; & tandis que le cheval obéit à cette jambe, la rêne gauche maintient le beau pli, qui ſeroit forcé ſi la rêne droite ſeule travailloit.

Proportion du travail des rênes & des jambes.

Le cheval au milieu de ces quatre aides, obéira à celles qui primeront: la rêne droite faiſant plus d'impreſſion que la jambe droite, les épaules vien-

dront beaucoup en dedans; & de même les hanches seront maintenues en dehors & tourneront autour des épaules pour la jambe droite qui travaillera plus que la main, de sorte que les hanches décriront un cercle plus grand que les épaules ; & le cheval n'avancera que pour les deux jambes, c'est-à-dire, que sa jambe droite passera sur la gauche, ce que l'on appelle *chevaler*.

La main venant à retenir, & la jambe travaillant également sur les hanches, elles tourneront vîte à proportion du peu d'opposition qu'elles trouveront dans la jambe gauche. On comprend bien que par ce mêlange d'opérations, la tête se trouve vers le milieu du cercle décrit en tout ou en partie par les hanches, & que la rêne gauche travaille bien peu.

Supposons actuellement que les

deux jambes fassent le même effort toutes deux, & que la rêne droite prime sur la gauche, il résultera sûrement que cette rêne pliera le cheval & amenera les épaules à droite, tandis que les hanches tenues par les deux jambes suivront une ligne directe. Il est clair que les épaules marcheront circulairement : mais si la jambe droite vient à opérer un peu plus que la gauche, il y aura une courbure sensible dans cette ligne, droite auparavant par l'égalité des deux jambes, mais elle ne sera pas égale à la portion du cercle décrit par les épaules.

Le cheval vient d'obéir à la rêne & à la jambe droite aidée de la gauche; changeons l'opération de nos jambes, sans varier le travail des rênes. Que la jambe gauche prime sur la droite, notre cheval étant toujours plié à droite, les hanches iront à droite, &

elles ſe trouveront dedans, parceque c'eſt la jambe gauche & de dehors qui les pouſſe; le cheval alors ira de deux piſtes, en regardant ſon chemin. Juſqu'ici le cheval a toujours eu les épaules en dedans, puiſque la rêne de dedans faiſoit un plus grand effet que celle de dehors. Si l'on vouloit que les épaules tournaſſent autour des hanches, quels ſeroient les moyens? revenons à nos premiers principes.

Le côté de dedans eſt déterminé par celui du pli. La rêne de dedans travaille plus que celle de dehors pour donner ce pli; mais la rêne de dehors travaille plus que celle de dedans pour élargir le cheval: cette rêne fixe les hanches en dedans, tandis que la rêne droite détermine les épaules en dedans.

Il s'agit ici d'élargir le devant. La rêne gauche travaillera donc plus que

la droite. Mais si elle travaille plus, elle déterminera le pli. Cela pourroit être, si la rêne de dedans travailloit avec elle & dans les même instans; ce qui ne sera pas, parceque je prendrai des tems avec la rêne droite pour plier mon cheval; & dans ces tems, la jambe droite m'aidera en même-tems à le plier & à le porter de côté. Ainsi ma jambe droite opérera à tous les tems, tandis que mes rênes ne travailleront que tour-à-tour; avec cette différence, que si je mets un degré de force dans la rêne droite, la rêne gauche en aura trois, lorsque son tour viendra; la jambe gauche en place se trouvera beaucoup plus foible que la droite. Moyennant cela, la jambe droite sera en rapport d'opérations avec la rêne gauche, & la jambe gauche répondra à la rêne droite; & le résultat sera que les épaules marche-

ront les premieres, mais en dehors & dans le pli de dedans. Si la jambe droite prime ſur la rêne gauche, le cheval ira obliquement ; mais ſi la rêne prime ſur la jambe, il décrira des cercles, & ſes hanches ſeront plus proche du centre que les épaules.

Comme les jambes & les renes ſe trouvent en raiſon croiſées ; ſi alternativement, & dans cette même raiſon le cheval eſt travaillé dans la main & dans les jambes, & qu'on ne le laiſſe ni avancer, ni reculer, sûrement il piafera en place ; ſi au contraire la main opere quelque peu moins que les jambes, il avancera de même : il reculera ſi les jambes ſont plus foibles. Que les deux renes enlevent également le cheval, & que les jambes faſſent ſuivre en chaſſant les hanches, il s'enlevera des quatre jambes.

L'accord des mains & des jambes

eſt ſans contredit le point le plus difficile de la cavalerie ; ſans lui on ne peut dreſſer de chevaux. Car ſeroit-il poſſible d'y réuſſir, ſi on ne connoît la ſuite des opérations, leur valeur & leur rapport réciproque ?

Il eſt donc eſſentiel de s'appliquer à diſtinguer ce qu'elles peuvent chacune en particulier. Leur valeur dans les différentes opérations où elles doivent agir toutes enſemble dans les mêmes-tems, & ſe ſuivre toutes & en partie, eſt toujours la même ; mais dans les occaſions où on les combine les unes avec les autres, il faut avoir l'attention néceſſaire pour ne pas ſe brouiller, & placer chacune à ſa place & dans l'inſtant qui lui eſt propre. L'habitude & la connoiſſance parfaite de toutes les opérations & de leurs effets, augmentent le tact, & donnent la facilité pour ne pas ſe tromper.

Dans

Dans quelques manœuvres que ce ſoit, les rênes doivent commencer avant les jambes; car c'eſt un principe que les épaules doivent aller les premieres, & l'on ne doit point paſſer à d'autres opérations, que le cheval n'ait bien compris les premieres.

Outre la préciſion & la juſteſſe que doit avoir le cavalier, il faut encore qu'il ait l'attention de ne jamais paſſer bruſquement d'un travail à un autre, mais qu'il le faſſe imperceptiblement en préparant ſon cheval, afin de ne le pas brouiller, & de le trouver en état d'obéir lorſque l'opération ſera au dégré de puiſſance convenable; ſoyez prompt à ſentir les déſordres, & corrigez-les promptement, c'eſt-à-dire, ſans perdre un ſeul tems qui n'y contribue. Quelquefois il en faut pluſieurs pour corriger un petit défaut, car le cheval tend inceſſamment à défaire

ce que l'homme a fait. Souvent aussi le cheval fait mal sans qu'il y ait de sa faute, parceque l'homme se trompe par quelque distraction. L'homme doit donc lui rendre justice, & ne pas le corriger mal-à-propos lorsque cela arrive ; qu'il revienne aux principes, le cheval se remettra aisément.

CHAPITRE V.

Avantages généraux de l'assiette de l'homme à cheval.

L'ASSIETTE (*a*) n'est pas simplement l'habitude que l'homme contracte de

(*a*) Il est difficile d'entrer ici dans un grand détail sur l'assiette ; car nous n'avons pas encore donné au Lecteur assez de connoissance sur la Cavalerie. Nous n'avons cru cependant devoir en parler, afin de lui donner l'idée de ses avantages & de ses effets dans l'Equitation.

ne point perdre la ſelle à chaque tems un peu plus dur que les autres; toutes les poſitions acquerent ce mérite, mais très peu parviennent à la vraie aſſiette, à cette maniere d'être à cheval qui fait diſtinguer les hommes qui travaillent avec principe & connoiſſance de leur Art.

Outre cette heureuſe diſpoſition de toutes les parties du corps à cheval, il faut encore, pour être aſſis, que le point d'appui ſur le coccis ſoit plus reſſenti que les autres, en ſorte qu'il ſoit comme une baſe ſur laquelle toute la machine ſoit aſſurée; & c'eſt cette aſſurance générale de toutes les parties du corps qui produit l'aſſiette. On a vu dans le Chapitre de la Poſition, que l'heureuſe exécution des principes procure l'aſſiette : on connoîtra ſes avantages par la lecture des Leçons

ſuivantes, bien mieux que par le récit ſimple de ce qui la forme.

Elle contribue à la ſûreté de l'homme, à la grace de la poſition : lorſqu'une fois on eſt parvenu à cette facilité de réſiſter ſans force par la ſeule diſpoſition à tous les mouvemens du cheval pour nous porter en avant, que les contre-tems les plus difficiles ne ſervent qu'à faire briller notre aſſiette, alors le travail devient agréable.

Sans la belle aſſiette, la main de l'homme ne pourra jamais reſter en place, devenir légere & ſuſceptible d'un tact fin ; les jambes ne pourront travailler avec ſûreté & ſuccès. Un homme bien aſſis trouve dans ſes jambes des aides d'une grande fineſſe ; avec preſque rien, il produit des effets brillans. On ne ſauroit croire combien le cheval eſt ſenſible à la belle aſſiette ;

elle ſeule a l'avantage de le détermi-ner par une force à laquelle il ne peut réſiſter ; ſans elle le cheval ne peut être bien ſur les hanches, & être lé-ger à la main. C'eſt l'aſſiette qui donne un heureux ſuccès à toutes les opérations de la main & des jambes : c'eſt l'aſſiette qui fait que les hanches s'acccordent avec le devant pour for-mer des airs bien cadencés. L'aſſiette ſeule peut corriger tous les défauts d'un homme de cheval par l'aiſance qu'elle donnera à tous ſes membres.

Qu'un homme ſur un cheval ſen-ſible ſe raſſeye & s'étende, le cheval animé par ce concours d'aides, manie dans une cadence plus tride, & redou-ble d'attention ; mais que par négli-gence le derriere leve ſouvent, l'ani-mal s'arrête ou retombe ſur le nez, & fait voir à tout le monde le peu d'habileté de ſon homme.

C'eſt ſurtout au galop que l'aſſiette eſt néceſſaire, puiſque le cheval ſe porte bien plus en avant ; plus un homme eſt aſſis, plus le cheval eſt ſur les hanches, & plus il a de facilité à s'enlever. Lorſqu'un homme habile s'aſſied, s'étend & aſſure la main tout-à-la-fois, le cheval ſemble alors voler, & toute ſa machine fait des efforts incroyables pour procurer du plaiſir à l'homme. Ces tems ſont très beaux, & c'eſt la perfection de l'accord des mains & des jambes : pour le dire en un mot, c'eſt l'aſſiette qui fait l'homme & le cheval, & c'eſt la premiere & la derniere leçon que l'on doit donner à ceux qui veulent connoître l'Art.



TROISIEME PARTIE.

Moyens d'Employer les Opérations.

CHAPITRE PREMIER.

Précis de ce que l'on apprend au cheval.

On apprend au cheval à aller en avant, en arriere, à droite, à gauche, à enlever le devant, & à enlever le derriere; voilà à quoi peut ſe réduire tout le travail que l'on emploie pour faire un cheval. La variété des poſitions dans leſquelles le cheval produit ces actions, la différence de l'allure dans laquelle il les exécute, donnent à l'Art de l'Equitation toute ſon étendue; car il ne ſuffit pas de faire avancer & reculer le cheval, il faut encore être

sûr qu'il le fera ſans nous faire courir de riſques; & c'eſt à quoi tendent tous les principes & toutes les méthodes: les moyens les plus clairs, les voies les plus courtes, ſont les meilleurs lorſqu'ils ſont ſans inconvéniens.

Je ne crois pas qu'en dreſſant un cheval, on doive avoir d'autre but que de le diſpoſer à nous obéir dans tout ce qui lui ſera poſſible. Ceux qui ont dreſſé des chevaux à faire des choſes extraordinaires, & tout oppoſées aux regles de l'Art, & ceux qui ſe ſont contentés d'un manége raccourci & peu varié, ſont auſſi mal aviſés que ceux qui veulent accoutumer un cheval à ſauter ſans l'avoir aſſoupli auparavant. Si on eſt aſſez heureux pour rencontrer un cheval doux, vigoureux & léger, docile & d'un âge fait, on peut lui apprendre par degré tout

ce qui ſe fait au manége, depuis le trot à la longe, juſqu'aux cabrioles, ſuppoſé que ſes forces le lui permettent. Voilà ce que j'appelle prendre l'Art en grand, & ne point ſe borner à un ſeul air. Ce n'eſt pas qu'il faille entreprendre tous les chevaux dans cette intention, car tous n'ont pas les mêmes diſpoſitions; mais il y a un degré de ſoupleſſe, de légereté & d'obéiſſance auxquels tous peuvent prétendre: & comme tous les airs ſont une perfection les uns des autres, & que pour bien dreſſer un cheval, il faut le faire paſſer par tous ceux qu'il pourra apprendre, il faut auſſi que les premieres leçons qu'on lui donne, ſoient deſtinées à l'aſſouplir, & à lui donner un uſage entier de tous ſes membres. Sans cette ſoupleſſe, le cheval de ſelle n'eſt bon à rien, & elle ſeule peut faire découvrir toutes les

bonnes qualités d'un animal, & les augmenter singulierement.

CHAPITRE II.

PREMIERE LEÇON.

Connoissance des mains & des jambes.

Dès qu'une fois le cheval sait trotter à la longe, & qu'il le fait uniment, c'est-à-dire, sans interrompre son trot par quelque tems de galop ou de pas, on commence à le monter. La premiere leçon doit être de lui apprendre à connoître la main & les jambes de l'homme ; mais on ne doit faire aucune opération des jambes, qu'il n'ait bien compris celles des mains : la clarté & la simplicité contribuent beaucoup à dresser les chevaux. Cette premiere connoissance pour le cheval, consiste à tourner à droite pour la rêne

droite, & à tourner à gauche pour la rêne gauche, & à reculer pour toutes les deux. Le bridon eſt le premier inſtrument que l'on met dans la bouche des chevaux ; ſon effet eſt plus doux, & fait moins d'impreſſion ſur les barres de l'animal, qui ſont encore très tendres. On tient une rêne dans chaque main ; lorſqu'on veut tourner le cheval à droite, on écarte la rêne droite, en la tirant un peu, juſqu'à ce que le cheval y obéiſſe ; alors on le carreſſe, car le cheval eſt fort ſenſible aux bons traitemens, & il obéit volontiers lorſqu'il voit qu'on ne veut pas le maltraiter. Lorſqu'il aura compris qu'il faut tourner & ſuivre la rêne qui fera le plus d'effet, on le tournera tantôt d'un côté, tantôt d'un autre : cette leçon ſera continuée tous les jours juſqu'à ce qu'il ne refuſe à aucune main, & qu'il obéiſſe ſans humeur. On eſſaiera

ensuite à le faire reculer pour les deux rênes ; mais très peu d'abord & en le careſſant dès qu'il fera bien, & en prenant patience s'il ne veut pas obéir. Si le cheval recule bien quelques pas, il faudra le porter en avant, après avoir fait jouer le bridon, pour qu'il ſe ſouvienne que c'eſt à cauſe de la preſſion de ce petit morceau de fer ſur les deux barres, qu'il doit reculer.

Il y a des chevaux qui ont la bouche ſi tendre, qu'ils ne peuvent ſouffrir d'abord le bridon, & qu'ils reculent juſqu'à s'enlever, ou bien ils tendent le nez, & s'en vont de peur de ſentir le bridon : il faut ſe relâcher totalement ſur ces chevaux, & commencer, avant de rien entreprendre, par les familiariſer avec le mors. Il y en a d'autres, au contraire, qui ne ſentent aucun de ſes effets, & qui faute de ſentiment, ne peuvent y obéir, & for-

cent les mains comme s'ils n'avoient rien dans la bouche ; il faut à ceux-là leur ſcier la bouche avec le bridon, afin d'augmenter la ſenſation qu'il doit opérer ; car il n'eſt guere poſſible de travailler l'animal, s'il n'eſt déja attentif au bridon.

Il n'y a point de cheval, quelque inſenſibles que ſoient ſes barres, qui à la fin ne ſente une main ferme qui réveillera ſon attention par des ſaccades de bridon juſqu'à ce qu'il obéiſſe. Dès que l'animal a obéi un ſeul tems, il eſt à préſumer qu'il en obéira d'autres : le tems & la patience de l'homme feront fructifier ce germe précieux.

Le cheval, de quelque nature que ſoit ſa bouche, accoutumé à obéir à la rêne droite & à la rêne gauche, peut comprendre les leçons deſtinées à lui faire connoître les jambes : en le tournant à droite avec la rêne droite,

on approchera très doucement la jambe droite ; la gauche travaillera à ſon tour. Il faudra bien prendre garde d'allarmer le cheval en approchant la jambe à-coup & hors les tems preſcrits pour le tourner : ce doit être ſeulement dans ces inſtans, que l'on doit d'abord faire ſentir les jambes au cheval.

S'il eſt ſenſible, il ſera aiſé à troubler, & il faudra plus de précautions : ſi ſon cuir eſt dûr, & qu'il ſoit inſenſible, il faudra y mettre juſqu'à l'éperon, après avoir eſſayé tous les degrés de chaſſe. Ceux que le moindre mouvement de jambes inquiette doivent être calmés avec ſoin ; car il s'agit de leur faire perdre une crainte naturelle qui les mettroit hors d'état de ſervir. Après avoir réuſſi à apprendre au cheval à jetter les hanches en dehors quand il tournera pour la jambe de dedans, il eſt bon d'eſſayer

à le chaſſer dans les deux jambes égales, afin qu'il comprenne qu'elles ſont deſtinées à le porter en avant.

Allures convenables.

Ces premieres leçons doivent être données au trot & au pas, puiſque les premieres leçons ſont faites pour faire comprendre au cheval comment il doit obéir aux premieres opérations. Je crois que l'allure la plus lente eſt la plus propre pour fixer ſon attention. Si l'on eſt d'avis avec moi que l'attention du cheval décide de ce qu'il ſait ou de ce qu'il ignore, on ſera ſûrement bien aiſe de la captiver promptement. Le pas donne au cheval la facilité de ſentir toutes les opérations, & de les diſtinguer; il n'eſt point diſtrait comme dans le trot qui occupe tous ſes membres en réitérant ſouvent ſes mouvemens : il me ſemble que le cheval met plus de tems à comprendre, à une allure plus vive. Je me

déciderai donc pour le pas, comme étant l'allure la plus convenable pour gagner un cheval qui ne ſait encore rien. Commencez donc par régler ſon pas, c'eſt-à-dire, tâchez qu'il ne le coupe point par des tems de trot, c'eſt aſſez le défaut des jeunes chevaux ; & enſuite donnez-lui les leçons convenables pour lui faire connoître les effets ſimples des rênes & des jambes. Lorſqu'il les aura compris, & qu'il ne s'y trompera plus au pas, il ſera tems de les lui faire exécuter au trot; par ce moyen votre cheval ſera plus en état de vous obéir, & il le fera de meilleur cœur. Les leçons au trot & au pas doivent ſe faire ſans obſerver de terrein ni de meſure décidée; elles n'ont point d'autre but que de faire entendre au cheval qu'il eſt fait pour obéir, & elles doivent durer juſqu'à ce que l'obéiſſance ſoit parfaite au pas ou au

trot,

trot, c'eſt-à-dire, qu'il obéira à toutes les opérations ſimples, & ſurtout aux deux jambes qui le porteront en avant; car j'aime beaucoup que le cheval y ſoit bien, & qu'il faſſe en avant tout ce qu'il fait : à ces conditions, on paſſera à des leçons propres à l'aſſouplir.

CHAPITRE III.

Pourquoi le cheval a beſoin d'autres Leçons que la premiere.

Il s'en faut bien que le cheval ſoit dreſſé, quoiqu'il obéiſſe à la main & aux jambes pour tourner à doite & à gauche; ces leçons ne ſervent qu'à préparer la machine à recevoir des opérations dont le cheval a eſſentiellement beſoin pour ſe trouver en état de nous ſervir avec ſûreté. Le premier

travail consiste à mettre le cheval sur ses quatre jambes; car à moins qu'il n'ait été dressé, il n'est jamais bien également porté sur ses quatre jambes : il est sujet à se laisser soutenir par celles de devant, ce qu'on appelle être sur les épaules; ou sur les deux jambes d'un même côté, ce que l'on dit être couché. Le cheval est sur les épaules, parceque le poids du col & de la tête, étant plus pesant que celui de la queue, rend la partie de devant beaucoup plus difficile à porter; & que le cheval qui suit l'impression méchanique qui le porte en avant, n'a pas assez de force ou de souplesse pour soutenir sa tête. Il se couche à une main, parcequ'il appuie trop sur les jambes de ce côté-là, & ne s'aide point de celles de l'autre main.

Quelques chevaux sont sujets à se

cabrer, & à faire des pointes en se retenant; il est visible que leurs forces se trouvent réunies dans leur arriere-main, & qu'il faut les répandre dans toutes les autres parties: ceux-là demandent plutôt les jambes du cavalier que les mains.

Il n'y a aucune sûreté à monter un cheval qui n'est point en équilibre; car si une partie vient à manquer, nécessairement il s'abbat; & puisque le cheval n'est pas en sûreté, comment l'homme peut-il y être? Nous voyons tous les jours dans les prés les chevaux courir & s'abattre en courant, parce-qu'ils ne se soutiennent pas également sur les hanches: leur propre poids les portent sur les jambes de devant, cette partie se trouve plus chargée que celle de derriere, & au moindre faux pas il tombent. Il n'est d'autre parti à prendre, que de les mettre en équi-

libre ſur les jambes, de maniere qu'elles travaillent toutes également à ſoutenir tout le corps. Il faut paſſer par cette leçon, avant que de les aſſeoir ſur les hanches, de leur donner un air décidé, & d'exiger d'eux ce brillant qui peut ſeul produire la ſoupleſſe jointe à l'obéiſſance.

CHAPITRE IV.

Leçon pour enlever le devant.

POUR rendre égaux deux poids qui ne le ſont pas, il faut diminuer l'un pour augmenter l'autre. Les jambes de derriere du cheval ne ſont point aſſez chargées, tandis que celles de devant le ſont beaucoup trop : diviſer également le poids, eſt le point eſſentiel pour être maître du devant du cheval. On peut conſidérer cet animal

comme devant être placé en équilibre ſur un pivot qui ſeroit entre les jambes de l'homme qui aura ſoin que les deux extrêmités concourent à bien garder cet équilibre demandé. Voici les moyens qu'il pourra employer.

La tête, le col, les épaules & les jambes de devant du cheval doivent être enlevées enſemble. Mais il n'y a dans la bouche du cheval qu'un foible inſtrument pour enlever une ſi grande maſſe: il faudra de toute néceſſité que l'arrangement de toutes ces parties ſoit propre à nous aider. Je m'y prendrai donc ainſi. Je travaillerai ſur les barres de mon cheval avec le mors, de maniere qu'il ne ſe trouvera aucun pli, & qu'il ſera tellement droit, qu'une même ligne partage la tête & le col également; ſi les deux rênes égales ne pouvoient faire ce travail, je ferois paſſer un peu plus de force dans

celle du côté où le cheval répondroit moins bien, enſorte que la force fût en raiſon de ſon peu d'obéiſſance ou de ſon peu de diſpoſition. Lorſque le cheval placera volontiers ſa tête, qu'il répondra à cette eſpece de tâtement des rênes, on pourra eſpérer qu'il ſera facile à enlever.

En effet, il n'eſt point difficile de concevoir que ſi le bout du nez étoit plus d'un côté que de l'autre, le haut de la tête ne ſeroit pas exactement placé ſous l'atlas, & que toutes les vertebres du col n'étant point mues ſur une ligne droite par la tête, jamais elles ne pourroient enlever le reſte de la machine droit & comme il eſt néceſſaire pour être ſûrement à cheval. Que la rêne droite faſſe trop d'effet à droite, & que le nez du cheval ſoit à droite tandis que les oreilles ſont à gauche, l'enlever, au lieu de ſe

faire perpendiculairement, se fera de côté, & le cheval sera porté à gauche.

La tête & le col étant bien placés, il faut sentir quelle est la différence des forces qui ont disposé les parties, afin de les maintenir dans cette position, s'asseoir & marquer un demi-arrêt de la main, mais d'une façon très moëlleuse; car la main dure dans une opération faite à propos endort le cheval, tandis que la main légere l'avertit & le dispose à obéir.

Peut-être que le cheval obéira d'abord, & l'homme dans l'instant de l'obéissance, sentira que le cheval devient léger à la main; il doit caresser le cheval & le porter en avant, afin qu'il se rappelle dans la suite que pour cet assuré de main, il ne doit pas reculer. Mais si l'animal, au lieu d'obéir, forçoit la main & tendoit le nez,

c'eſt une preuve qu'il n'auroit pas conçu ce qu'on lui demandoit, ou que la volonté n'y ſeroit pas. Il faudroit donc l'arrêter & même le reculer, afin de lui faire comprendre l'effet de ces rênes travaillantes également. Pourvu qu'on ne fatigue pas le cheval, & qu'on le traite avec douceur, en peu de tems il répondra au-demi arrêt de la main. Il faut avoir l'attention, ſi on eſt obligé de reculer, de le porter en avant tout de ſuite, afin qu'il ne ſe défende pas.

Il n'y a que ces opérations-là pour mettre un cheval ſur ſes quatre jambes, même s'il ſe couche; car alors il faut faire paſſer de la force du côté qui ne ſoutient pas aſſez la machine, & le diſpoſer par là à ſe tenir bien ſur les jambes. Il faut du tems pour parvenir à bien enlever le cheval, ſes muſcles ſouffrent d'abord. Il eſt d'un homme

prudent de le ménager dans les premieres leçons, afin que cette position forcée ne le déſeſpere pas par la douleur qu'elle occaſionne.

CHAPITRE V.

Leçon qui ſuccede à l'enlever du devant du cheval.

LE cheval eſt enlevé, & l'homme maître de le travailler, puiſqu'il eſt en sûreté deſſus. Le cheval ſait aller en avant & reculer, il enleve ſon devant, mais il ne peut encore aller de côté, parcequ'il ignore les forces qui doivent l'y porter. Il eſt vrai qu'il eſt ſuſceptible d'obéiſſance, s'il eſt bien inſtruit & confirmé dans les leçons qui précedent. Comment s'y prendre pour le déterminer à aller de côté, & de quelle maniere le fera-t-il d'abord?

J'ai dit que le cheval dans la main de l'homme étoit comme ſur un pivot facile à mouvoir, mais la main ſeule ne peut point opérer ſur toute la machine ſans le ſecours des jambes, je les ferai donc agir de la ſorte.

Mes deux mains ſont réunies pour enlever mon cheval qui chemine ſur un cercle : je ſaiſis l'inſtant où il eſt placé, & où il me paroît léger à la main : je marque un demi-arrêt de la main, & ma jambe de dedans pouſſe le cheval ; bien entendu que la rêne de dehors enlevera un tems & déterminera le cheval à s'élargir. La nouveauté de cette opération fera probablement que le cheval n'obéira point ; mais lorſqu'il connoîtra & diſtinguera bien le tact de la rêne de dehors, il ne manquera pas de ſe porter de côté, en avançant le pied de dedans un peu plus près de celui de dehors,

qu'il n'eût fait ſans ces opérations. La rêne droite plie & devroit faire le plus grand effet; mais comme nous avons beſoin de travailler celle de dehors, nous ne les faiſons point agir enſemble. Lorſque le cheval eſt enlevé, & tandis que celle-ci élargit, l'autre eſt un peu rendue pour reprendre enſuite ſes fonctions. Le point principal eſt d'élargir, ainſi la rêne de dehors enlevera à proportion que le cheval refuſera d'obéir; & comme cette rêne fixe les hanches, elles ne marcheront pas tant de côté que les épaules. La jambe de dedans paſſera ſur celle de dehors, ſi la rêne de dehors fait un grand effet, & que la jambe de dedans l'accompagne bien; mais on ne peut exiger cela le premier jour, parcequ'il eſt cenſé que le cheval ne comprend pas encore. Il ne faut pas demander au cheval d'autres choſes que de s'élar-

gir, & même il ne faut pas lui en demander plusieurs tems de suite ; il vaut mieux aller par degré, & ne point le brouiller.

Je divise donc en deux tems le mouvement que doit faire le cheval pour chevaler ; dans le premier tems, il portera seulement le pied de dedans de côté, sans le passer sur celui de dehors ; & dans le second, il le passera. Pour le cheval dressé, ce n'est qu'un tems ; mais je voudrois diviser les opérations, afin de les rendre claires au cheval. La différence qu'il y a pour élargir ou pour porter de côté, ne dépend que du plus ou du moins d'effet de la main & des jambes.

Quand le cheval aura répondu à plusieurs tems séparés les uns des autres, je pense qu'il faut essayer à lui en tirer plusieurs de suite en allant de côté & en avant sur une ligne oblique.

Comme les épaules auront marché les premieres à chaque tems, elles arriveront au bout de la ligne avant les hanches, & on mettra le cheval droit d'épaules & de hanches, en le portant deux ou trois pas en avant dans les deux mains & dans les deux jambes. Le cheval étant redressé, on aura l'attention de saisir le tems où la jambe qui doit chevaler est en l'air, pour enlever la rêne qui est devenue de dehors, & de pousser de la jambe de dedans pour faire les mêmes opérations à l'autre main. Lorsque le cheval sera très bien & également aux deux mains sur une ligne oblique, on passera à une leçon plus difficile : mais que ce soit après avoir bien confirmé le cheval au point de ne plus se tromper. Que les reprises ne soient pas longues, car elles fatigueroient l'animal & le dégoûteroient ; il faut de plus les

varier, tantôt en le faisant trotter, tantôt en le mettant au pas & de côté, afin qu'il n'oublie pas une chose tandis qu'il en apprend une autre, & qu'il n'aille pas de routine.

CHAPITRE VI.

Même Leçon sur le cercle, ou épaules renversées (a).

Tous les habiles Ecuyers ont admis les leçons données sur les cercles, c'est-à-dire, celles dont la figure étoit un cercle : ils prétendent que c'est un moyen de donner un beau pli à un cheval.

(*a*) Nous sommes redevables de ces deux Leçons à M. le Chevalier de la Pleigniere, Ecuyer du Roi à Caen. Les soins particuliers qu'il a pris de mon instruction, son amitié, ma reconnoissance, tout m'engage à prévenir qu'on verra ici beaucoup de ses principes.

D'autres auſſi penſent que les chevaux ſont ſujets à ſe coucher en travaillant ſur les cercles, qu'ils ne peuvent jamais être ſur les quatre jambes. Je n'ai jamais penſé que les figures contribuaſſent à dreſſer les chevaux : je crois que les opérations ſuffiſent, & que ſi l'on forme différentes figures, c'eſt plutôt pour l'agrément. Le rond eſt préféré à beaucoup d'autres, ainſi en faiſant ſur le cercle les opérations néceſſaires pour tenir le cheval droit, obéiſſant aux mains & aux jambes, le cheval ne peut ſe gâter, & même les opérations ſe ſuccedant ſans ceſſe pour l'exécution, contribuent à donner de la juſteſſe & de la ſoupleſſe au cheval : mais je le répete, ſi les mêmes opérations ſe font ſur d'autres figures, elles réuſſiront de même.

La plus grande difficulté n'eſt pas de former la figure, mais de la for-

mer avec des opérations vraies, & le cheval maintenu dans une bonne position.

C'est un principe reçu dans l'Art de l'Equitation, que le cheval ne doit jamais travailler que sur les hanches. Pour qu'il y soit, le devant doit être enlevé, & les hanches pliées doivent porter toute la machine : ainsi toute opération & tout travail qui aura ces conditions fondamentales est recevable. Accommodons au cercle la leçon que nous venons de donner au cheval sur des lignes obliques : je veux que les hanches soient le pivot sur lequel tournent les épaules.

Plus le cercle est large, plus aussi la circonférence est éloignée du centre : de deux cercles qui ont le même centre, celui qui approchera le plus du centre commun sera le plus petit. Les épaules du cheval tournant autour des hanches,

hanches, leur cercle eſt plus grand; & pour faire décrire aux épaules un grand cercle pendant que les hanches en décrivent un petit, il faut que les premieres faſſent plus de chemin, & que le cercle de la jambe de devant qui chevale, ſoit plus grand que celui de la jambe de derriere. Voilà donc deux choſes à faire : fixer les hanches & faire chevaler les jambes, ſoit de derriere, ſoit de devant. Si le devant eſt bien enlevé, les hanches le porteront, & la rêne de dehors venant à élargir le devant, retardera les hanches qui pourroient aller trop vîte par l'effet de la jambe de dedans de l'homme. Sûrement le cheval à chaque tems fera plus de chemin des épaules que des hanches, & ces tems continués produiront des cercles & les hanches feront près du centre.

Il faut prendre garde dans cette leçon, que le cheval ne recule & ne

s'attrape les pieds faute de passer la jambe de dedans par-dessus celle de dehors. On évitera cela en le maintenant en avant par l'effet des deux jambes.

Si le cheval est à droite, il est plié à droite, & il est renversé à gauche ; car on peut appeller cette leçon renversement d'épaule, ou l'épaule renversée. Pour changer de main, il faut le porter sur la ligne des changemens de main, le replier à l'autre main, & opérer comme à celle que l'on quitte.

Cette leçon est sans contredit la plus propre à assouplir les épaules des chevaux : ceux qui s'en sont servis en ont toujours reconnu les bons effets. La leçon de l'épaule en dedans trouvée par M. de *** pour assouplir les chevaux, n'est pas présentée aussi clairement qu'elle auroit pû l'être ; il s'y rencontre même quelques contra-

dictions & des omissions qui laissent la leçon fort imparfaite. Il ne me semble pas hors de propos de l'examiner : les réflexions serviront à faire voir la justesse des combinaisons. Je le fais avec plaisir, & pour rendre un hommage de reconnoissance à M. le Chevalier de la Pleigniere, inventeur de ces leçons : c'est d'après ses principes que je les ai décrites.

Assouplir les épaules, de l'aveu de tous les hommes de cheval, n'est-ce pas accoutumer le cheval à donner à ses jambes un mouvement circulaire l'une par-dessus l'autre ? M. de *** a donc raison en ce point ; mais peut-on l'approuver lorsqu'il dit que cette leçon prépare le cheval à se mettre sur les hanches, parcequ'à chaque pas il porte la jambe de dedans de derriere en avant sous le ventre, & va la placer au-dessus de celle de derriere

de dehors, ce qu'il ne peut faire ſans baiſſer la hanche ? Je ne penſe pas qu'on doive attribuer à ce mouvement avancé de la jambe de derriere de dedans cette préparation à ſe mettre ſur les hanches, mais plutôt à l'enlever du devant. Ainſi, cet Ecuyer ne devoit-il pas faire précéder les opérations qu'il indique pour aller de côté par cet enlever du devant, qui donne ſeul à la jambe de dedans la facilité de paſſer ſur celle de dehors ? car il faut que le devant peſe très peu ſur ſes jambes, afin que ce grand mouvement de la jambe puiſſe ſe faire, pendant lequel la jambe de dehors ſoutient fort long-tems.

M. de *** dit que le cheval étant diſpoſé les épaules un peu en dedans vers le centre du manége, il faut le faire marcher en avant le long du mur en l'aidant de la rêne & de la jambe

de dedans; que feront donc celles de dehors? On a vu par les détails des opérations que j'ai indiquées, que la rêne de dedans ſeule amenoit les épaules en dedans, & faiſoit tourner ſi elle n'étoit ſecourue. Le cheval eſt déterminé à tourner, ſur-tout par la preſſion de la jambe de dedans, qui pouſſe les hanches en dehors. Mais comment une rêne ſeule peut-elle enlever le cheval? Il faut donc que la rêne de dehors aide à enlever le cheval en l'élargiſſant. Il eſt viſible que M. de *** raiſonnoit ſur une exécution fauſſe. Il paroît, par l'article qui termine ſon ſeptieme Chapitre, qu'il croyoit qu'en ſe ſervant de la rêne de dedans en la portant en dehors, ce mouvement faiſoit croiſer la jambe de dedans ſur celle de dehors: c'eſt ce que l'on appelle *faucher*. Car la propriété d'une rêne n'a jamais été dans une méthode

raiſonnée, que d'attirer à elle l'épaule, le col & la tête du côté où elle opere ; & ſi en portant la main en dedans cette action fait paſſer la jambe de dehors de devant ſur celle de devant de dedans , c'eſt parceque les deux rênes ayant enlevé le devant, le cheval ſuit l'impreſſion des deux rênes à la fois pour décrire la ligne que la main qui enleve décrit. Et j'ai toujours oui dire dans les Ecoles où j'ai travaillé, que la main qui tient la bride devoit ſe porter un peu en dedans. Ce reporté de main fait ſentir la rêne de dehors , & maintient l'appui juſte ; bien entendu que la rêne de dedans fait toujours ſon effet.

Mais jamais on ne doit adopter la conſéquence que M. de *** tire de la rêne de dehors pour celle de dedans, puiſque l'effet de leur opération ne ſe reſſemble nullement.

Pour changer de main de droite à gauche, dit encore cet Ecrivain, il faut conserver le pli du col & de la tête en quittant le mur, faire marcher le cheval droit de hanches & d'épaules sur une ligne oblique, jusqu'à ce qu'il soit arrivé à l'autre mur. Voilà une maniere de plier le cheval bien peu conforme aux bonnes regles qui veulent que les épaules le soient toujours. Il ne peut perdre ce pli qu'il auroit, & mettre son cheval droit de hanches & d'épaules, qu'en jettant ses hanches en dehors, tandis qu'il maintient les épaules en dedans. Voilà donc un tems où sa tête est dans un cercle : instant contraire à son principe, qui proscrit la tête dedans. Ne seroit-il pas mieux de diminuer l'obliquité de sa ligne quelques pas, & de se mettre sur une ligne droite afin de commencer un changement de main

tout simple : il ne devroit pas être différent de ceux que l'on fait de la main à la main, en commençant par une portion de cercle.

L'Article qui commence la page 200 est aussi susceptible d'observations. M. de *** recommande le cercle au pas pour un cheval qui n'obéit pas à sa leçon ; & pour l'y mettre, il faut, dit-il, de tems-en-tems lui dérober des tems de jambes croisées (s'il se sert des mêmes opérations que pour l'épaule en dedans sur le droit, il aura peine à réussir); en sorte, continue-t-il, qu'insensiblement en élargissant le cercle, on arrive au mur dans la posture de l'épaule en dedans. Je demande à quelqu'un qui connoît le manége, si un cheval dont on élargit les épaules est bien mené sur un cercle : sans doute il se trouve avoir les hanches paralleles au mur.

Les principes de M. de *** ſont tous en faveur de la leçon que je propoſe. Il prétend que la partie qui fait le plus de chemin s'aſſouplit le plus : dans ma leçon, les épaules décrivent un cercle plus grand que les hanches. Les jambes, dit-il, doivent chevaler l'une ſur l'autre ; cela ne ſe fait-il pas ici ? De plus, mes opérations ne ſont-elles pas démontrées plus ſimples & plus vraies que les ſiennes.

Dans cette leçon, tout eſt réuni : enlever du devant, travail des hanches, accord des mains & des jambes de l'homme, & mouvement circulaire des jambes du cheval.



CHAPITRE VII.

Maniere de donner au cheval la Leçon de l'épaule en dedans.

On ne doit mener le cheval l'épaule en dedans, que lorſqu'il obéit à l'opération des deux rênes qui l'enlevent & à celle des deux jambes qui le portent en avant. Ces deux points gagnés ſur l'animal, on lui fera faire trois ou quatre tours de manége, afin qu'il connoiſſe ſon terrein & qu'il s'échauffe un peu. Dès qu'on jugera qu'il eſt en état de répondre, on l'enlevera dans les deux rênes, & la jambe de dedans pouſſera les hanches en dehors. Le cheval obligé de marcher, ne peut le faire qu'en paſſant la jambe de dedans ſur celle de dehors, ſi la rêne de dehors fait ce qu'elle doit faire; car

puiſqu'elle a la propriété d'élargir le cheval, & que les épaules s'élargiſſent néceſſairement dans la leçon de l'épaule en dedans, c'eſt d'elle que dépend le mouvement circulaire de la jambe de dedans, qui elle-même ne chevale qu'à l'aide des deux jambes de l'homme qui portent la machine en avant. Quelques pas avant d'arriver au coin, il eſt tems de diſpoſer le cheval à le prendre. A chaque tems que fait le cheval l'épaule en dedans, il décrit une partie d'un grand cercle, & ſa tête eſt la plus proche du centre. Si l'on avoit envie de prendre un coin, il faudroit changer pour un inſtant l'état de la leçon; car le coin étant formé par la réunion des deux murs, eſt un angle droit, les épaules ſe trouvant éloignées plus que les hanches de la ligne droite à décrire, il faut les rapprocher de ladite ligne, & gagner

ce tems-là en fixant les hanches. Voici mon travail : je mets mon cheval droit dans la main & dans les jambes égales, & je le porte dans le coin ; & à l'inſtant où il s'agit de le garnir, la rêne de dehors élargit un peu le cheval, ſans que la rêne de dedans ceſſe de le plier, & en même-tems la jambe de dedans ſeule jette les hanches en dehors, pour les obliger de paſſer par la ligne décrite par les épaules ; & dès que le coin eſt paſſé, ma jambe de dehors s'unit à ma jambe de dedans pour porter mon cheval en avant, & recommencer l'épaule en dedans. Il faut que l'on parvienne à faire prendre le coin au cheval de maniere qu'il ne ſe déplie point, & qu'il le prenne aſſez juſte pour ne point ſe bleſſer au mur, & par-deſſus cela encore, ſans ralentir ſa cadence & ſans jetter les hanches en dedans.

Cette Leçon de l'épaule en dedans dans un beau passage, bien tride & bien exact, contribue beaucoup à donner de la finesse au cheval, & à augmenter son attention ; elle le dispose aussi à prendre le vrai pli & à se mettre droit. La Leçon qui suit n'est pas moins bonne, elle mérite quelque discussion.

CHAPITRE VIII.

Leçon de l'épaule en dedans dans le cercle.

LA différence de ces deux Leçons, c'est que dans la précédente, le cheval est mené le long d'une ligne droite, au bout de laquelle on prend un coin de maniere que les hanches & les épaules font un chemin à peu-près égal ; dans celle-ci, au contraire, le

met d'abord le cheval sur le devant, il ne faut pas pour cela y renoncer. En effet il est vrai que la croupe chemine plus que le devant; mais si elle enleve tout en cheminant, peut-on reprocher à cette leçon de mettre le cheval sur les épaules? Il n'y a pas d'ailleurs de nécessité que le poids soit tout sur le devant du cheval. Si les deux cercles étoient étroits, je conçois que les épaules seroient sujettes & contraintes; mais s'ils sont très larges, la plus grande portion de cercle décrite par les hanches tandis que les épaules marcheront, deviendra plus grande d'une maniere d'autant plus insensible, que les cercles seront plus grands. Ainsi il n'y aura point de contrainte, puisque le devant sera enlevé; & une preuve que cela est possible, c'est l'action même que fait le cheval pour faire décrire à ses hanches un

cercle plus large que celui des épaules. Suppoſons-le au trot ; tandis que la jambe droite de devant chevale ſur la gauche, la gauche de derriere s'élargit; & la droite de derriere paſſe ſur la gauche, tandis que la gauche de devant s'élargit. Si la jambe de devant ſe place ſuppoſé un pied plus loin que celle ſur laquelle elle paſſe, la jambe de derriere ſe placera à quinze pouces; & ſur la totalité, il ne ſera pas néceſſaire que le cheval preſſe le mouvement de ſes hanches, parceque le tems qu'elles mettront à faire les trois pouces de plus à chaque pas, ſera compenſé par celui que le cheval tiendra la jambe de devant en l'air. Voilà comme j'imagine cette leçon ; & par ſon état, je crois faire voir que le cheval ne s'y met pas ſur les épaules.

M. de ***, comme on a vu plus haut, prétend que ſi la jambe de dedans

dans n'eſt avancée en travaillant & approchée de celle de dehors, le cheval ne s'aſſouplit pas, cette condition eſt ici: & comment un cheval enlevé, porté en avant & de côté peut-il ne pas le faire? concevoit-il que dans cette leçon le cheval ne pouvoit avancer? Cette leçon eſt excellente; je l'ai vû pratiquer par d'habiles gens, & je crois que puiſque le cheval y a les trois conditions requiſes, il doit y être mis. On ne peut nier qu'il n'y ſoit en avant, enlevé, paſſant la jambe de dedans ſur celle de dehors. Le difficile eſt de faire accorder la marche du derriere & du devant, enſorte que chacun décrive en même-tems ſa portion de cercle; car ſouvent les hanches ſont pareſſeuſes. Il faut du tems, de l'attention & du tact pour faire bien exécuter cette leçon, une des plus belles du manége. J'ai remarqué que le cheval s'y plai-

ſoit, & qu'il y étoit très beau, pourvu qu'il fût menagé.

Ce ſont-là les leçons dont on ſe ſert pour donner à la jambe de dedans un mouvement circulaire ſur celle de dehors : elles ont toutes les mêmes principes ; elles ne varient que par la maniere dont les opérations ſe ſuccedent les unes aux autres. Un cheval qui les pratiquera bien toutes, ſera bien avancé d'être aſſoupli.

CHAPITRE IX.

Ce qu'on doit apprendre au cheval après ces Leçons, ou premiere Leçon de deux piſtes.

Il ne ſuffit pas pour dreſſer un cheval, de lui apprendre à paſſer les jambes de dedans ſur celles de dehors, il faut encore que celles de dehors ſa-

chent paſſer ſur celles de dedans : ſans cela il ſeroit toujours de travers dans les leçons ſur le droit ; il ne pourroit tourner en avançant. Nous avons dit que le pli du cheval déterminoit le côté de dedans ; ſi le cheval va de côté & qu'il regarde l'endroit où il va, cela s'appelle regarder ſon chemin & aller de deux piſtes, & alors la jambe de dehors eſt obligée de paſſer ſur celle de dedans, autrement il reculeroit, & iroit de très mauvaiſe grace.

On a vu les différents effets des jambes du cavalier, & des rênes de la bride ; on ſe reſſouvient que la jambe de dehors ſeule porte les hanches en dedans, & que la rêne de dedans plie d'abord le cheval, & enſuite rapproche les épaules du centre. Dans cette leçon, il faut que ces deux opérations concourent à mettre le cheval en état

d'aller de deux piſtes; mais il faut beaucoup d'accord dans les mains & dans les jambes pour bien exécuter cette leçon. Voici comme je m'y prends:

Jamais je ne chercherai à faire aller de deux piſtes un cheval qui n'aura pas été bien préparé par toutes les leçons que je viens de donner: car il faut non-ſeulement que la jambe de dedans ſoit accoutumée à paſſer ſur celle de dehors, mais encore qu'il connoiſſe très bien la valeur des opérations de l'homme, & qu'il les diſtingue, pour obéir avec préciſion aux moindres aides du cavalier. Je veux de plus, qu'il ſoit bien en équilibre ſur ſes quatre jambes, & qu'il réponde à l'enlever de la main. En effet, il n'eſt pas poſſible qu'il puiſſe concevoir ce que l'on exige de lui dans une leçon ſi compoſée, à moins qu'il ne ſoit bien diſpoſé à l'exécuter. Le cheval étant

donc bien dans la main & dans les jambes, attentif aux moindres mouvemens, je réveille ſon attention par un demi-arrêt de la rêne droite (ſuppoſé que l'on aille à droite); je détermine ſes épaules en dedans, tandis que ma jambe gauche pouſſe les hanches du même côté. Cela ne ſuffit pas encore, il faut que le cheval ſe porte bien en avant, autrement il ne paſſeroit pas la jambe de dehors ſur celle de dedans. Pour le mettre dans cette néceſſité, ma jambe de dedans tombant moëlleuſement déterminera le cheval à avancer, & retardera la croupe ſi elle ſe portoit trop en dedans, moyennant quoi les jambes du cheval travailleront comme le cavalier deſire. La rêne de dehors ne doit point être inutile; elle aide à enlever le cheval; elle l'empêche de tourner pour celle de dedans, & le maintient dans un beau pli.

Ne commencez jamais cette leçon par faire aller le cheval de côté ſur une ligne droite, la trop grande ſujetion fait qu'il ſe brouille, & que ſes jambes marchent ſans ordre ; je le mene d'abord en avant ſans lui demander autre choſe que de bien ſe ſoutenir, & lorſque je le ſens en état d'obéir, je lui tire un tems de côté, & je le remets en avant pour recommencer à quelques pas de là. Je trouve que par ce moyen le cheval conçoit mieux, & s'accoutume à faire tout en avant. C'eſt dans ces leçons ci ſur-tout que l'on doit bien connoître ces opérations, & ſe rappeller que jamais la jambe de l'homme ne doit travailler avant ſa main, afin que les épaules du cheval commencent le mouvement. Il eſt eſſentiel de bien ſentir en quel rapport ſe trouve la main & la jambe, afin que les épaules & les han-

ches s'accompagnent exactement dans la posture que l'on cherche.

L'opération par laquelle la jambe de dehors de l'homme force la croupe à se porter en dedans, s'appelle *garder les hanches.* Il ne faut pas les garder ni trop, ni trop peu ; dans le premier cas, les hanches iroient avant les épaules, ce qui est un grand défaut ; dans le second, le cheval n'iroit pas exactement de deux pistes La différence qu'il y a dans cette leçon & dans les précédentes, c'est que dans celle-ci, c'est la rêne de dedans & la jambe de dehors qui déterminent à aller de côté, au lieu que dans les autres, la jambe de dedans & la rêne de dehors font fuir le talon au cheval. Le cheval est disposé à exécuter cette leçon-ci, à proportion de sa souplesse, de sa facilité à obéir & de son attention, & aussi à proportion de ce qu'il con-

noîtra les aides de l'homme qui le monte.

C'eſt ici le lieu de répondre à une objection que l'on peut faire ſur la façon dont mes mains & mes jambes travaillent pour mener le cheval de côté en regardant ſon chemin.

Le cheval, dit M. de ***, doit ſe plier pour l'accord de la main & des jambes; ce principe eſt très vrai: mais il faut ſavoir que dans ce cas (où le cheval doit être très bien dreſſé), c'eſt la jambe de dedans qui doit le plier en jettant les hanches en dehors, & la main en ſe reportant un peu en dedans. Votre cheval ſera donc de travers, me dira quelqu'un, puiſque les hanches ſont portées en dedans par la jambe de dehors? Cela ſeroit ſans doute, ſi le cheval n'avoit pas été d'abord plié par la rêne de dedans & la jambe du même côté, & dès qu'il

eſt une fois bien déterminé dans ſon pli, c'eſt alors que je commence à garder les hanches, mais de maniere que ma jambe de dedans maintienne toujours le pli, parcequ'elle ne ſe trouve jamais également travailler avec celle de dehors; mais l'une après l'autre, elles priment & produiſent leur effet, qui doit contribuer à la juſteſſe de mon travail. C'eſt dans la fineſſe du tact, que l'on doit chercher cette juſteſſe de préciſion qui empêche que ces deux opérations ne ſe détruiſent. On peut bien indiquer les premieres opérations, décrire leur ſuite & leur liaiſon, détailler leurs effets; mais le goût ſeul peut appliquer à propos les ſecours convenables quant à leur quantité & à leurs qualités. Si un cheval au lieu de ſe plier à droite pour aller à droite, ſe plioit à gauche, il eſt viſible qu'il ne ſeroit pas droit, & qu'il

faudroit, avant de garder les hanches, lui apprendre à se plier; sans cela on auroit bien de la peine à lui faire faire rien de juste. De même s'il se plioit trop, il faudroit diminuer son pli & l'empêcher de s'abandonner à la rêne de dedans en soutenant celle de dehors. Dans cette leçon, le cheval doit être en quelque sorte porté dans la main & dans les jambes de l'homme; l'accord doit être si parfait, que l'animal semble exécuter de lui-même tout ce que lui demande l'homme, & ne jamais se troubler. Cette leçon est difficile, mais elle est une des plus agréables du manége.

Lorsque le cheval aura bien connu toutes ces opérations en allant sur des lignes obliques, on doit le mener de côté sur une ligne droite; c'est-à-dire, lui demander des tems de deux pistes sans avancer ni reculer sensiblement,

autant qu'il le faut pour former un manége raisonnable. Il faut du tact pour sentir lorsqu'il a besoin d'être en avant, ou d'être soutenu dans la main légere. Il n'est pas nécessaire d'avoir un mur pour faire fuir les talons à un cheval, lorsqu'il fait ce qu'il doit faire: si l'on est près d'un mur, & qu'on le fasse aller de côté la tête au mur, cela ne le gâtera point; mais il y a beaucoup d'inconvéniens à chercher à le dresser par le moyen d'un mur, qui le fait aller de routine.

CHAPITRE X.

Travail de deux pistes sur des voltes.

LE cheval bien préparé à passer la jambe de dehors sur celle de dedans par les leçons précédentes, pourra être mis sur les voltes. On sait que la volte

est, à proprement parler, un cercle; on lui donne sur-tout ce nom, lorsque le cheval le décrit de deux pistes.

Dans la volte proprement dite, le cheval a la croupe en dedans & les épaules en dehors, ensorte que le cercle décrit par celles-ci est plus grand que celui des hanches. Il faut donc que les épaules embrassent à chaque pas un terrein plus grand que celui des hanches; & le plus de terrein à parcourir par les épaules doit être réparti également sur chaque pas que fait le cheval, afin qu'il reste placé & que la volte soit parfaite: par ce moyen on évitera de faire marcher les hanches avant les épaules, défaut bien contraire aux bonnes regles, comme je l'ai dit.

J'ai vu d'excellens hommes passer des voltes, mais je ne me rappelle pas que les habiles Ecuyers en aient fait

de quarrées. La volte quarrée consiste à mener le cheval de deux pistes sur quatre lignes droites, dont on arrondit les angles.

M. de ***, grand partisan des voltes quarrées, s'exprime ainsi : » Il faudra » le mettre sur la volte, ensorte que » les épaules décrivent le plus grand » quarré, & la croupe étant vers le » centre, décrive le plus petit. Il faut » arrondir chaque coin avec les épau- » les, en portant & en tournant dili- » gemment la main sur l'autre ligne, » en tenant les hanches dans une fer- » me posture lorsque l'on tourne le » devant : mais la piste des hanches » doit être tout-à-fait quarrée ».

Peut-on approuver le terme de *diligemment* dont se sert cet habile Ecuyer ? Les mouvemens des mains & des jambes de l'homme de cheval doivent être préparés avec tout le

moëlleux possible, ensorte que si le degré d'aide doit être porté à la quantité de dix, on passe par les neuf degrés qui le précedent, & on le quitte en repassant de même par tous ces degrés, afin de ne point surprendre le cheval. Comment donc employer de la diligence ?

» En tenant les hanches dans une » ferme posture lorsqu'on tourne le de» vant: mais la piste des hanches doit » être quarrée tout-à-fait ». Les hanches n'accompagnent donc point le devant ? On peut voir dans son plan de terre, que les hanches ne font que deux pas, tandis que les épaules en font trois. Quel ensemble peut-il y avoir ? de plus, quelle difficulté pour exécuter cette leçon défectueuse ? Il faut que la jambe de dedans de derriere travaille quatre fois plus que celle de devant; si elle reste en place,

comment le cheval pourra-t-il s'en aider ? ſi elle piaffe, comment diſtinguera-t-il la juſte proportion de ces deux pas, & comment l'accorder avec les trois pas des jambes de devant ? Je ne conçois donc pas l'excellence de cette maniere d'arrondir le coin.

En poſtant ainſi le cheval, continue l'Auteur de *l'Ecole de Cavalerie*, il n'eſt jamais couché ni entablé dans la volte.

Un cheval eſt couché, lorſque n'étant pas en équilibre ſur ſes jambes, & ne partageant pas ſur ſes quatre colonnes tout le poids de ſon corps, il eſt penché en dedans. Ce ne ſera jamais cette maniere d'arrondir les angles qui empêchera le cheval de ſe coucher, mais les opérations décrites plus haut. Je croirois, au contraire, que ce travail doit lui apprendre à ſe défendre & à faire des pointes de côté

très ſouvent, ſur-tout ſi l'on porte *diligemment* la main en dedans

Je ſuis donc perſuadé que jamais un homme de cheval ne doit faire paſſer des coins à ſon cheval, de maniere que les hanches reſtent en place & ne ſuivent pas les épaules partout où elles auront paſſé.

Revenons-en donc aux voltes de deux piſtes telles que je les ai décrites, auſſi rondes qu'il ſe pourra. Le cheval n'aura point de coins à paſſer en forçant ſes jarrets; il ne ſera point couché, ſi on ne commence à lui donner cette leçon qu'après l'y avoir bien diſpoſé. La beauté des voltes dépend de la perfection du cercle que décrit le cheval, de la juſteſſe avec laquelle il fait travailler le devant & le derriere à chaque tems, & de la ſuite qu'il y a dans tous ſes pas. Rien n'eſt plus beau que de voir un cheval bien mené

ſur

ſur les voltes, ſur-tout au galop; il eſt donc donné aux grands Maîtres ſeuls de les exécuter dans leur perfection.

Un cheval qui travaille bien ſur les voltes de deux piſtes, eſt très rare & difficile à mener. Auſſi doit-on croire que cet exercice eſt plus propre au manege, que pour l'uſage que l'on fait du cheval. Il eſt inutile de dire que les mêmes principes qui font aller le cheval de deux piſtes ſur des lignes droites, le mettent ſur les voltes; il ne faut que du tact pour ſentir s'il décrit à chaque pas une portion de cercle, & ſi le total ſera bien exact.

CHAPITRE XI.

Des Voltes renverſées.

Il ſembloit que M. de *** avoit proſcrit de ſon Ecole toutes les leçons

dans un cercle; mais dans celle-ci, il paroît avoir oublié ſon ſyſtême, ou plutôt vouloir rectifier un abus imaginaire par un défaut réel & très contraire aux principes de la bonne Equitation. Nous avons trouvé défectueuſe une leçon dans laquelle les hanches laiſſoient travailler les épaules au moins un pas ſans les accompagner; devons-nous approuver celle où les hanches travaillent, tandis que les épaules ſe repoſent?

» Toute la difficulté des voltes ren-
» verſées, conſiſte à plier le cheval à la
» main où il va, à faire marcher les
» épaules les premieres, & à ſavoir les
» arrêter dans les quatre coins pour
» ranger les hanches ſur l'autre ligne.

Voilà les paroles de M. de ***; mais il ne fait pas réflexion qu'en fixant les épaules dans chaque coin pour ranger les hanches, il peche bien plus

eſſentiellement contre ſes propres principes. Si la partie qui fait le plus grand mouvement s'aſſouplit le plus, on doit conclure qu'une leçon où les épaules ſoutiennent toute la maſſe, eſt fort contraire aux vrais principes de notre Art. Pourquoi tourner les hanches ſur une portion de cercle, tandis que les épaules cherchent à former un coin? Si c'eſt la partie qui chemine le plus qui s'aſſouplit davantage, il eſt certain qu'ici les hanches qui font un tems de plus que les épaules, doivent s'aſſouplir.

Mais par le principe de M. de ***, qu'une choſe appeſantie par ſon propre poids ne pourroit être légere, il s'enſuivroit que la maniere d'arrondir la volte quarrée eſt contraire à ſes principes, puiſqu'il ſe trouve un tems où tout le corps tourne ſur les épaules rendues preſque immobiles. Com-

ment peut-on admettre une leçon ſi contraire aux vraies regles qui exigent que le devant & le derriere s'accompagnent toujours quant au mouvement, & que l'un précede le ſecond quant à la figure.

On doit voir ſans peine combien ont d'inconvéniens les leçons quarrées de deux piſtes, la tête, ſoit en dedans, ſoit en dehors. Le peu d'enſemble des mouvemens, la gêne ſinguliere où l'on met le cheval, le peu de juſteſſe d'un tel manége, tout cela devroit faire proſcrire les leçons quarrées de deux piſtes : elles ſont difficiles & fauſſes en même tems.

Ainſi ſans répéter les raiſons qui m'ont fait adopter les cercles, la tête dedans & la croupe dehors, je continuerai d'exhorter à abandonner les leçons de deux piſtes ſur le quarré, ſoit que la croupe ſoit dedans ou de-

hors, ſoit que le pli ſoit en dedans ou en dehors. Si je voulois donc mettre un cheval ſur les voltes renverſées en regardant ſon chemin, je me ſervirois de ma rêne de dedans & de ma jambe de dehors, en faiſant décrire dans le même eſpace de tems la portion de cercle des hanches & celle des épaules, comme nous avons dit à celle de l'épaule en dedans dans le cercle; obſervant la même diſtribution de terrein pour ces deux leçons. Ainſi on doit bannir toutes leçons de deux piſtes ſur des quarrés : on ne les voit point pratiquer dans les bonnes Ecoles. Le cercle eſt la figure la plus parfaite & la moins ſujette aux inconvéniens : mais il eſt difficile de ſavoir accorder la partie qui embraſſe le plus de terrein, avec celle qui eſt vers le centre, pour les faire marcher dans la poſition requiſe.

CHAPITRE XII.

De la Pirouette.

LA pirouette, comme le dit très bien M. de ***, n'eſt autre choſe qu'une volte dans la longueur du cheval, dont les hanches font le centre. Il eſt aſſez difficile d'apprendre à un cheval à faire des pirouettes ; la ſujétion de cette leçon, empêche bien des chevaux de l'exécuter avec grace. Il ne ſuffit pas de tourner, il faut encore que la poſition ſoit toujours bonne & toujours la même, depuis le premier tems de la pirouette juſqu'au dernier. Un cheval a beſoin de très bonnes hanches, pour en tirer dans cette leçon tout ce qui la conſtitue; car on doit remarquer qu'elles ont bien peu de terrein à parcou-

tir, qu'elles doivent avoir assez de ressorts pour soutenir toute la machine & la faire marcher, tandis que les épaules ont un cercle large à décrire.

Je ne puis être encore cette fois du sentiment de M. ***, qui prétend que dans la pirouette, la jambe de derriere de dedans ne se leve point, mais tourne dans une place, & sert comme d'un pivot, autour duquel les trois autres jambes & le corps du cheval doivent tourner.

Si la jambe de derriere de dedans sert de pivot, n'est-ce pas elle aussi qui donne, par son élasticité, la plus grande partie du branle nécessaire pour faire mouvoir la machine? & cette élasticité ne vient-elle pas du raccourcissement des muscles, puis de leur prompt allongement? N'est-il pas nécessaire de plus, pour procurer ces

deux actions, que le pied ait un point d'appui ? Or, à chaque pas ce sont de nouveaux efforts que les hanches doivent faire pour fournir la leçon dans toute sa régularité. Je serois donc bien disposé à croire que le cheval doit plutôt lever la jambe, que de la laisser immobile. Un des grands mérites de la pirouette, est d'être faite en avant, c'est-à-dire, que le cheval soit tellement porté dans les jambes de l'homme, qu'il cherche toujours à avancer, ce qu'il ne fera pas si sa jambe de derriere de dedans reste immobile. Outre cela, les jambes de dehors ne doivent-elle pas passer sur celle de dedans ? Je crois que si cette derniere ne se dégage, le cheval ne pourra faire un second pas.

Supposons même que celle de derriere ne soit pas opposée de chevaler, & que ce soit la ressource de

quelqu'un qui ſoutiendroit le ſyſtême de M. de *** , je lui demanderois où ſeroit l'enſemble & l'union ſi néceſſaires à un beau manége ? Je penſerois donc qu'une belle pirouette doit être faite dans une cadence bien égale, les quatre jambes s'accompagnant bien, & celles de dehors chevalant également toujours en avant. On ſe rappellera ce que j'ai dit plus haut du partage de terrein entre les hanches & les épaules, c'eſt ici la même choſe. Quoique cette leçon ait bien des avantages, puiſqu'elle apprend au cheval à tourner ſur lui-même promptement, on peut cependant ſe diſpenſer de la donner, à moins que d'être bien fort; car il eſt à craindre que le cheval ne recule lorſqu'on la donne & je trouve cette faute bien eſſentielle: & comme le cheval ſe raſſemble néceſſairement pour l'exécuter, il faut

bien de l'art pour le maintenir en avant.

CHAPITRE XIII.

Du changement de main.

LE changement de main eſt l'action que fait le cheval pour paſſer d'un côté du manége à l'autre, & y travailler à l'autre main.

On doit diſtinguer, dans l'action totale du changement de main, trois tems qui doivent le partager en trois parties; dans la premiere partie, le cheval ſe diſpoſe à quitter la poſition qu'il a à la main où il travaille; dans la ſeconde, il ſe trouve ſans pli dans la main & dans les jambes de ſon cavalier, tout prêt à recevoir les impreſſions qu'il voudra lui donner; dans la troiſieme, il ſe prépare à ſe placer

d'une maniere convenable, à l'autre main. Que le changement de main soit d'une piste ou de deux, ces trois tems doivent être les mêmes.

On a vu sans doute dans tous les Chapitres précédens, que mon premier principe étoit de disposer le cheval de maniere qu'il pût m'obéir. Le cheval qui a à main droite un arrangement dans toutes les parties de son corps convenable à l'état de la leçon, doit en prendre un tout opposé pour travailler à gauche ; & suivant mon principe, il faut le préparer : mais nous ne pouvons le préparer qu'en le mettant dans une position où il soit dans l'état d'indécision que doit avoir un cheval qui ne travaille pas de routine. Le pli détermine la main à laquelle on mene le cheval ; il s'agit donc de le changer totalement pour le met-

tre à l'autre main. Voici comme je m'y prens.

Mon cheval à droite, au lieu de décrire une ligne droite, en fera une oblique, mais dont chaque bout sera arrondi comme le feroit une *S*. Dans la premiere action, je serai occupé à faire perdre le pli de mon cheval; à chaque pas je le déplierai un peu, jusqu'à ce qu'arrivé au milieu du changement, il se trouve sans en avoir aucun; & qu'il soit droit dans les deux rênes égales, & dans les deux jambes égales. Il se trouve alors redressé & sans aucun signe qui dénote la main où il travaille; ce sera la seconde action. Dès qu'il sera parvenu à cette indécision, il ne sera pas plus difficile de le mettre à la main gauche, que de le mener encore à la main droite; mais poursuivons.

Puiſque je change de pli, je dois auſſi changer mes aides ; ainſi ma jambe qui étoit de dehors à l'autre main, devient de dedans à celle-ci. Je lui fais donc ſentir inſenſiblement & par degré cette jambe, tandis que la rêne gauche le plie inſenſiblement à gauche ; & à proportion de ce que je m'éloigne de la ligne du milieu, j'augmente mon pli, qui ſe trouve dans ſa perfection en arrivant au mur, & alors il arrive placé & en état de prendre le coin. Cette méthode me paroît ſimple, facile & la plus convenable à éviter les défauts des changemens de main qui n'auroient pas ces conditions.

Il y a des Ecuyers qui changent de main ſans ſuivre les mêmes principes; au lieu de marquer ces trois actions différentes dont j'ai parlé, ils ne con-

noiſſent que l'inſtant où le cheval doit quitter la main pour reprendre l'autre ; ils décrivent une ligne exactement oblique avec les mêmes aides d'un bout à l'autre, & ils n'en changent que lorſque le cheval eſt arrivé au mur. Auſſi voit-on ordinairement, ſur-tout ſi le changement de main eſt mal fermé, qu'il arrive de travers, qu'il faut pluſieurs tems pour le redreſſer, que le coin n'eſt pas aſſez éloigné, & qu'il ne ſe trouve pas en état de le bien prendre. Ne vaudroit-il donc pas mieux le préparer de loin, & arriver en bon ordre ? Au reſte, il s'agit de ſavoir s'ils croient eſſentiel que le mur ſoit le point fixe où ils veulent changer ; comme il n'y a point de loi pour cela, je propoſe le moyen ci-deſſus comme très clair & d'une exécution plus facile, d'autant plus

que le cheval y eſt toujours préparé dans toutes ſes actions, & qu'il ne fait rien bruſquement.

Dans toutes les leçons du manége, le changement de main eſt difficile ; auſſi lorſqu'il eſt bien fait, il eſt bien agréable & prouve l'adreſſe de l'homme.

CHAPITRE XIV.

De l'Arrêt, du demi-Arrêt, & du Reculer.

JUSQU'ICI nous avons vu le cheval en avant ſuivre les impreſſions des jambes unies à l'aſſiette de l'homme ; mais inſenſiblement il oublieroit qu'il doit ſe ſoutenir & maintenir ſon devant dans une légereté continuelle, ſi on n'employoit pas des moyens sûrs pour le relever & contre-balancer cette

puiſſance invincible qui le porte à s'étendre.

Le demi-arrêt de la main, l'arrêt, & le reculer, ſont trois leçons deſtinées à à le maintenir dans la poſition où il peut être en même-tems agréable & sûr à ſon cavalier. Ces trois opérations, quoiqu'elles paroiſſent différentes entr'elles, ont le même but; elles doivent être employées à déterminer le cheval à ſe ſoutenir ſans ceſſe. Elles ont cela de commun, c'eſt que dans tous les cas, la main doit primer ſur les jambes.

L'objet principal de celui qui marque un demi-arrêt, eſt de ſoutenir le devant de ſon cheval ſans retarder ſa marche, & de remettre les épaules d'accord avec les hanches; les premieres ſont toujours diſpoſées à rompre cette cadence, ſi eſſentielle à un cheval bien reglé. Le demi-arrêt ſe marque en

en ſe raſſeyant & en aſſurant un peu la main, tandis que les jambes molles & tombantes empêchent le cheval de s'arrêter. Il ſemble alors que le devant retarde ſon allure, tandis que les hanches hâtent la leur ; & les deux parties venant en quelque ſorte à ſe rapprocher, doivent produire le bon effet que l'homme eſt en droit d'en attendre.

L'animal eſt d'autant plus ſenſible au demi-arrêt, que ſes hanches ſont bonnes, puiſque dans cet inſtant elles doivent travailler bien plus fortement; & la ſenſation diminue à proportion que la fatigue augmente, il faut auſſi le marquer d'une maniere moins fine. Ce n'eſt pas non-plus lorſque le cheval, gai par un long repos, cherche plus à ſauter qu'à couler en avant au gré du cavalier, qu'il eſt à propos de le marquer : le véritable inſtant pour

bien juger de l'impreſſion que fait le demi-arrêt, eſt lorſque le cheval commence à devenir ſage, & emploie ſes forces pour contenter celui qui le monte. La trop grande gaieté & la fatigue ſont également contraires à la belle exécution de ce travail.

Rien, ſuivant moi, ne donne plus de grace à un cheval, que d'être mené par une main habile à bien ménager les demi-arrêts. La juſteſſe de ſa cadence, l'enſemble de ſa démarche, ſa fierté, ſon ardeur que l'on fait ranimer par les demi-arrêts, tout cela procure à l'Ecuyer autant de plaiſir que d'honneur. Je ſuis auſſi convaincu que c'eſt-là la preuve de la ſcience du cavalier, & je ſens toute la difficulté qu'il y a à bien entretenir ſon cheval. Tout l'art vient de la belle maniere de bien marquer les demi-arrêts, enſorte que perſonne ne s'en apperçoive, &

que l'animal ſoit ſenſible à la moindre opération.

Pour parvenir à cette perfection, il faut une main & des jambes bien d'accord enſemble ; c'eſt le concours de leurs opérations, qui caractériſe les demi-arrêts marqués avec art.

Pour bien concevoir ce que c'eſt qu'un demi-arrêt, il faut ſe figurer que la main de l'homme à cheval a un certain degré de force convenable pour maintenir l'animal ; que ce degré varie ſuivant la qualité & la nature de ſa ſenſibilité, & que c'eſt ſur cela que l'homme doit proportionner ſon degré primitif. Ce degré primitif perd inſenſiblement de ſa vertu ſur les barres du cheval, qui s'y accoutume ; & pour réveiller ſon attention, il faudra employer un degré un peu plus fort. Suppoſons que ce premier degré ſoit 1, s'il vient à devenir trop foible, on em-

ploiera 2 ou 3, ſuivant l'exigence du cas. Si le cheval eſt ſenſible & bien dreſſé, au lieu d'un degré tout entier, on n'en prendra que le quart ou la moitié. Moins il faudra de degré de force au demi-arrêt, mieux le cheval ſera dreſſé.

Il eſt difficile de décrire le tact d'un homme qui emploie bien cette aide : il eſt eſſentiel, pour qu'elle ſoit parfaite, que l'aſſiette ſoit bonne ; car il ne ſuffit pas de ſoutenir la main un demi tems, on rallentit bien le cheval, mais le demi-arrêt exige les jambes & l'aſſiette. Il faut bien du tems, des réflexions & de la patience pour connoître à quel degré toutes ces aides ſont bien mêlangées.

Le demi-arrêt fatigue ſurtout les jeunes chevaux, pour les raiſons que j'ai dites plus haut ; auſſi doit-on le leur bien ménager dans les commen-

cemens. Les chevaux foibles, difficiles à maintenir, en ont souvent besoin; & je crois que ceux-là ne pourroient résister à un travail sérieux & conforme aux regles de l'Art; il leur faut une maniere d'être aidés un peu moins scrupuleuse pour en tirer parti, & ne point ruiner leurs jarrets: il faut moins entâmer avec eux, & n'en exiger que de la sûreté sans brillant. Il est difficile de les asseoir & d'en attendre un travail semblable à celui des bons chevaux; on sera content si on les peut amener à partager à leurs quatre jambes tout le fardeau du corps.

Les bons chevaux sont ceux sur lesquels le demi-arrêt bien marqué fait tout son effet. Ils en ont moins besoin que les autres, puisqu'ils se soutiennent volontiers d'eux-mêmes, & que leurs hanches ont de bons ressorts; cependant comme ils sont susceptibles

quelquefois de brillant, on doit employer souvent les demi-arrêts pour les engager à redoubler leur activité, & donner du tride à leur cadence.

On jugera si le demi-arrêt est bien marqué, lorsque le cheval semblera s'animer & se replacer; car ce doit être le but de cette aide. Tout cheval qui en répondant à un demi-arrêt tel que je viens de le décrire, tendra le col, paroîtra s'appuyer sur le mors, & vouloir forcer la main, n'a ni reins, ni jarrets, non-plus que celui qui n'a pas assez de force pour porter les hanches dessous lui : ces symptômes dénotent un mauvais cheval, peu propre à un travail si parfait. Le bon cheval, au contraire, en obéissant au demi-arrêt, se grandit & se rassied; il goûte son mors & se porte en avant.

De l'Arrêt.

L'arrêt doit avoir les mêmes condi-

tions que le demi-arrêt. Pour le former, l'homme fait paſſer dans ſa main des degrés de force ſuffiſants pour arrêter tout-à-fait le cheval : le cavalier doit arriver inſenſiblement à ce degré, enſorte que l'allure du cheval diminue de même, & parvienne enfin à l'inaction. Les jambes ſecourent les hanches du cheval, & lui donnent plus de diſpoſition à avancer qu'à reculer, car le véritable arrêt ne l'ôte jamais au cheval : toutes les fois qu'un bon cheval le forme, il eſt en état de repartir bien placé, & en état d'en former un autre le moment d'après. Le bel arrêt eſt le fruit des bonnes leçons, du bel équilibre que l'on a donné au cheval, & de ſa diſpoſition habituelle à ſe porter en avant. Tout ce que je viens de dire du demi-arrêt, convient à l'arrêt ; j'ajouterai ſeulement que l'homme ne peut avoir trop de ſoin

d'arrêter ſon cheval droit. Il arrive quelquefois que le cheval met les hanches en dedans, ou qu'il les jette en dehors : la véritable poſition à l'arrêt, eſt celle que le cheval doit avoir lorſqu'il eſt bien mené.

C'eſt ſur-tout au galop, que l'arrêt eſt difficile à bien former ; car plus la puiſſance qui porte le cheval en avant eſt grande, plus celle qui doit réſiſter à la premiere eſt difficile à employer. Il ſera donc préparé de loin & avec art, afin que de l'allure la plus prompte, le cheval puiſſe paſſer à la plus lente ſans qu'il y ait d'à-coups : ils ſont ſur toutes choſes à éviter. Il vaut mieux employer, ſi on le peut, dix tems de galop pour arrêter moëlleuſement, que d'arrêter ſur cul dès le premier tems, au riſque de ruiner les jarrêts du cheval.

Du Reculer.

On a préparé le cheval à reculer par les leçons précédentes. Quoique dans peu d'occaſions le cheval doive reculer, il eſt cependant eſſentiel qu'il ſache bien le faire : cette leçon le confirme dans ſon obéiſſance, lui aſſure la bouche & le prépare pour le manége à enlever le devant avec plus de facilité. Si les conditions du bon arrêt ne ſe trouvent pas dans un cheval, il eſt rare qu'il recule franchement : cette leçon étant plus difficile, exige des conditions plus fortes.

Le cheval dans le reculer (je le ſuppoſe dans d'habiles mains) réſiſte à la puiſſance invincible de la poſition qui le porte en avant. Il faut donc qu'il obéiſſe à une puiſſance ſupérieure pour le moment ; ce ſera celle de la main : mais comme il faut en même-tems qu'il ſoit en état de ſentir les effets de

la poſition, il doit néceſſairement faire emploi de grandes forces.

Les jambes de l'homme ſeront liées & toutes prêtes à porter le cheval en avant, de peur qu'il ne ſe porte en arriere trop vîte & de travers. Les chevaux qui ſe retiennent, doivent être rarement mis à cette leçon; tandis qu'il faut ſouvent la donner à ceux qui s'en vont ou qui ſont difficiles à enlever : dans tous les cas, on doit la donner avec prudence. Il arrive ſouvent qu'un cheval a aſſez de force pour reculer quelques pas; ſi on le force, il ſe cabre, & à la fin ſe défend. Cette leçon fatigue les jarrêts, ainſi elle eſt quelquefois dangereuſe.

Lorſque le cheval a obéi quelques pas, il faut le porter en avant pour le ſoulager & le récompenſer.

Les jeunes chevaux, ſur-tout, ne doivent y paſſer que rarement, juſqu'à ce que leurs jarrets ſoient bien formés.

Il arrive aussi que le cheval, au lieu de reculer pour l'homme, recule pour lui, ou par foiblesse, ou par malice : alors il s'arme contre le mors, & est en état de défense. Châtiez un tel cheval de deux coups d'éperon, & enlevez-lui le nez : qu'il apprenne à se défaire de ses caprices, & qu'il se porte en avant. S'il a quelqu'articulation affectée, il y a apparence qu'il souffre à ce travail, aussi on le reculera peu & rarement.

Les bons chevaux reculent bien placés sur leurs quatre jambes, & sans cesser d'être dans un état d'obéissance complette.

CHAPITRE XV.

Des Courbettes.

Le cheval préparé par les leçons précédentes, doit avoir acquis une

grande ſenſibilité pour les aides, & une grande fineſſe de bouche; il eſt sûrement le maître de toutes les parties de ſon corps, & il eſt en état de répondre à chacune des opérations que l'homme peut lui demander. De cette grande facilité réſultent ce qu'on appelle *les Airs de manége*, dont M. de *** a parlé. De ces airs, les uns ſont le fruit d'une nature gaie & des reſſorts vigoureux des hanches du cheval; ils ſont peu réglés, comme le terre-à-terre, le galop gaillard & le mézair. Les autres ſont les ſuites d'un travail aſſidu & perfectionné: travail d'autant plus ſingulier, que peu de chevaux parviennent à faire de véritables courbettes, qui eſt le premier des airs & en même-tems le plus uſité. Il n'eſt pas aiſé de les bien faire, & d'en faire ſuivre pluſieurs également bien cadencées.

Il n'y a que le cheval vraiment droit & en avant qui puiſſe donner de belles courbettes : cela même ne ſuffit pas, il faut qu'il y ait du tride dans ſes hanches, & beaucoup de légereté dans ſon devant.

On a vu dans le cours de cet Ouvrage, que les jambes doivent porter le cheval dans la main de l'homme, & que la main doit le rejetter dans les jambes : ce principe eſt la baſe des courbettes, car ces deux opérations s'y font ſentir bien diſtinctement. En effet, ſi les jambes donnent un tems de chaſſe, & que la main retienne, mais avec une puiſſance moindre, le devant s'enlevera tandis que les hanches couleront deſſous : le devant du cheval reſtera comme ſuſpendu, & formera une peſade ſi la main ne relâche un peu de ſa fermeté; mais ſi elle le fait, & que l'animal ſenſible aux jambes qui chaſ-

ſent toujours, retombe promptement, la courbette ſera bien décidée. La ſeconde courbette ſe formera dans l'inſtant même que les jambes de devant du cheval tombent à terre, ſi celles de l'homme chaſſent toujours, & que ſa main enleve en même-tems. Le même principe qui forme la premiere courbette forme toutes celles qui ſuivent ; mais l'homme doit conſerver exactement ſa poſition, & être attentif au travail de ſa main, qui doit être bien placée.

Le brillant de la courbette vient de la grande action des hanches : plus le mouvement eſt prompt, plus la courbette a de mérite ; ce qui fait concevoir ſans doute que ſi le cheval a de l'embarras, ou même de la lenteur dans le mouvement des hanches, il ne peut jamais bien rabattre ſes courbettes. Auſſi toute méthode qui ne tend

pas surtout à lui donner du nerf, & ce qu'on appelle *du resson*, ne peut réussir à produire de vraies courbettes. Le tems qui sépare chaque courbette doit être presqu'insensible à l'œil : les oreilles connoisseuses ne s'y trompent point ; les courbettes vives flattent l'Auditeur, les courbettes lentes l'endorment.

La courbette exige encore une qualité, c'est d'être bien droite : si le cheval n'est maintenu droit & égal dans les aides, il met les hanches dedans & s'accule : Eût-il le plus beau fredon, il est détestable à voir. Je voudrois aussi que le cheval en finissant sa reprise de courbette, eût assez de force encore pour donner quelques tems de piaffer avânt que de s'arrêter, cela lui donneroit plus d'agrément. Le tride des courbettes part bien moins des jambes de l'homme que de son assiette,

qui ne doit point ſe relâcher. De là concluez que celui qui a acquis le plus de puiſſances dans ſon aſſiette, fera les courbettes les meilleures. Il ne faut pas préſenter trop tôt un cheval à courbette : en général, il ne faut pas croire qu'un cheval qui exécutera bien une leçon, ſoit en état de rendre celle qui la ſuit ; car ſouvent il eſt aſſez intelligent pour en rendre une en quatre jours, & on le creve ſi on ne lui donne pas le tems de ſe confirmer. Demandez peu de courbettes à chaque fois, afin de le ménager & de le tenir en gaieté ; & ſur-tout ne vous impatientez pas, ſi d'abord il eſt lourd & maladroit : il réuſſira ſi on a ſu l'attendre aſſez & lui rendre le travail agréable.



TRAITÉ



TRAITÉ DES ALLURES NATURELLES.

CHAPITRE PREMIER.

Du Pas.

APRÈS avoir indiqué les leçons les plus propres à assouplir les chevaux, avoir rendu clairs les principes qui les forment, & les opérations par le moyen desquelles on exécute ces principes; je dois parler de l'allure à laquelle on doit les donner.

Pas d'Ecole.

On a dû remarquer que le grand systême dans le travail du cheval, est de lui faire concevoir : c'est la raison

qui me fait adopter une allure lente. Il ne s'agit pas ici du pas de campagne, allure si naturelle au cheval, qu'il n'en prend point d'autre s'il n'y est forcé, allure à laquelle on lui fait comprendre ce que c'est qu'un mors : il est question du pas d'école.

Lorsque l'animal connoît assez le mors, & qu'il le prend sans inquiétude, il est temps de le racourcir & de l'enlever; car jusqu'alors il est sur les épaules, & dans cette allure il ira assez vîte. Il s'agit de ralentir sa marche; on arrêtera donc la partie de devant en l'enlevant (comme il est dit au chap. 4), & on l'obligera de marcher en embrassant moins de terrein; par ce moyen, son allure sera bien plus soutenue. On sera obligé de renouveller les opérations à chaque temps, afin qu'il continue cette allure; & il faut

qu'il ſoit ſi bien tenu, que l'homme ſoit le maître de l'arrêter à chaque tems, s'il le veut. L'animal doit acquérir aſſez de ſoutien pour ne pas peſer à la main un ſeul tems; & le Cavalier doit auſſi le traiter aſſez prudemment pour éviter les pointes & les défenſes.

Utilité du Pas.

On ne ſauroit exprimer tout le bien que cette allure procure aux chevaux; elle les rend attentifs aux volontés de l'homme, & les leur fait concevoir; ils deviennent légers, ſouples, obéiſſants, ils prennent de l'agrément dans la bouche, de la gentilleſſe dans leurs mouvements, ils acquierent cette ſenſibilité aux aides ſi recherchée dans les chevaux dreſſés. Cette leçon eſt ſi bonne, que tout cheval gâté par de mauvaiſes mains, redeviendra à cette leçon auſſi agréable

qu'auparavant. Un Coureur a-t-il été long-tems sans être travaillé, cette leçon le remet sur les hanches; elle est douce, elle ne force point l'animal, elle lui apprend à bien placer ses jambes. Si on la donne aux chevaux en bridon, on s'appercevra au bout de quelques temps, qu'ils s'y plaisent, & qu'ils cherchent à mettre de la cadence dans leur pas. Cette allure est unique pour ceux qui s'en vont par malice, ou par défaut de construction. Toutes les leçons que l'on donnera à cette allure, profiteront plus aux chevaux, que si l'on vouloit les leur apprendre au trot: ils retiennent mieux les opérations; & comme ils ne sont point pressés, ils acquierent une exécution plus sûre & plus nette, lorsqu'ensuite on leur demande quelque leçon au trot.

Mais malgré tant d'avantages, il

ne faut pas oublier le trot ſur le droit : le pas cadencé donne bien aux hanches aſſez de force pour enlever le devant; mais il leur faut encore aſſez de reſſort pour chaſſer en avant ; & c'eſt véritablement le propre d'une allure étendue & ſoutenue : il faut donc mêler les unes avec les autres, pour les faire concourir à la bonne inſtruction de l'animal, comme nous l'avons dit à l'article des premieres leçons.

CHAPITRE II.

Du trot.

Trot allongé.

ON ne ſe ſert ordinairement d'un cheval que pour aller vîte : il faut donc le dreſſer à ſe porter bien en avant, & ne point lui donner une al-

lure lente, raccourcie & qui n'avance pas ; les chevaux de parade ſont les ſeuls qui doivent avoir ce clinquant ; un cheval de chaſſe ou de guerre doit avoir un trot ſoutenu, allongé & bien enſemble.

Dans une telle allure, les hanches travaillent beaucoup, & il faut ſans ceſſe que le cheval ſoit déterminé en avant par les aides du cavalier.

Qualités de ce trot.

Ces ſortes de chevaux doivent être bien ſenſibles aux jambes, & bien s'enlever dans les deux rênes ; car il ne ſuffit pas d'aller vîte, il eſt encore néceſſaire que cela ſe faſſe avec ſûreté & bien dans les regles. Ainſi le devant du cheval ſous un homme habile, eſt enlevé à proportion de ſa vîteſſe, & c'eſt la preuve d'un bon cheval, qui a du rein & des hanches :

il eſt ſous ſon homme, comme ſi le cavalier le tenoit dans un paſſage raccourci ; il ne doit pas être moins enlevé ni moins attentif aux aides.

Plus il a de rein & de hanches, plus il eſt léger, & plus il eſt attentif aux volontés de celui qui le monte ; mais auſſi dès qu'il commence à ſe fatiguer, ſon trot eſt bien moins ſoutenu, & l'homme a beſoin d'augmenter la force de ſes aides, afin de l'enlever.

Maniere d'y mener les chevaux.

Les chevaux doivent être moins contraints dehors que dans l'enceinte du manége, & les jambes de l'homme doivent ſe réunir bien plus ſouvent pour le porter en avant ; c'eſt pourquoi la main doit être légere : il faut la rendre ſouvent ; c'eſt une des aides les plus eſſentielles pour bien mener un coureur, il s'appuieroit bientôt ſur le mors ſans cette précaution. L'en-

lever du devant en aſſurant la main ; l'aſſiette de l'homme plus reſſentie, & un temps de chaſſe dans les deux jambes, tout cela à la fois eſt la réunion des aides les plus ſavantes, ſur-tout ſur un cheval deſtiné à courir : rien ne prouve mieux la bonté du cheval & l'adreſſe de l'homme. Mais on ne doit pas abuſer de cette aide, on ruineroit bientôt le cheval : il eſt vrai que dans la ſuite, ſi le cheval eſt en état par ſa force de réſiſter à un tel travail ; il en fournira bien des temps, acquerra même du reſſort, & ſe déterminera en avant avec bien plus de bonne volonté. C'eſt là où doit tendre l'art de l'homme qui deſtine un cheval à la chaſſe ; car ce ſont ſur-tout ceux-là qui doivent embraſſer du terrein, afin d'aller vîte. La régularité de cette maniere d'aller dépend de l'enlever du devant, & de la continuité

avec laquelle il eſt chaſſé par les hanches. Le cheval, pour réuſſir, a beſoin d'autant de ſoupleſſe que de force.

Du pli dans le dehors.

Exiger qu'un cheval dans le dehors ſoit autant plié que dans le manege, c'eſt, je crois, fort inutile : moins le cheval a du pli, plus il approche du vrai droit qui ſuppoſe un cheval qui n'en a nullement ; enſorte qu'une ligne droite tirée d'entre les deux oreilles, devroit aller rencontrer le milieu des hanches. Mais il eſt preſque impoſſible de demander une choſe ſi difficile au cheval ; car il lui faut pour cela des hanches égales, des jarrêts égaux, & des pieds ſains & en bon état. Il eſt ſi rare de trouver un cheval auquel on ne puiſſe trouver des défauts contraires à ces perfections, qu'il faut renoncer à exiger qu'ils ſoient parfaitement droits ; mais

par un travail bien entendu, on peut approcher de ce point d'exactitude.

Le pli du cheval détermine toujours la main à laquelle il va : mais à la chaſſe ou à la promenade, on n'a pas ſouvent de deſſein fixe d'aller d'un côté ou d'un autre; ainſi on ne peut décider par le pli, la direction d'un cheval. L'uſage, uſage aſſez mal fondé, eſt qu'il ſoit plié à droite; mais le pli eſt très peu ſenſible, & les lignes que décrivent le cheval, reſſemblent beaucoup moins à celles de l'épaule en dedans que dans le manege. Il ſeroit indifférent pour un homme de cheval de plier, au trot, ſon cheval à une main ou à l'autre, le haſard ſeul le décide : mais pour maintenir l'animal dans une poſition fixe, il faut que les deux rênes ſoient bien également reſſenties, & que la jambe de dedans prime un peu ſur

celle de dehors; car je ſuis perſuadé qu'elle donne le pli à un cheval bien mis. Quelque ſoit la main à laquelle commence le cheval au dehors, il faut ſe donner de garde de croire qu'il ſuffit de le travailler de ce côté-là. Jamais le cheval ne ſera bien à une main, s'il n'eſt également arrondi à toutes les deux : il faut donc l'aſſouplir des deux côtés par toutes les leçons que nous avons d'abord indiquées, chercher à les lui faire exécuter bien en avant & avec aiſance.

Lorſqu'il s'agit de tourner à gauche, quoiqu'il ſoit plié à droite, il ne faut pas pour cela changer de pli, mais lui renverſer les épaules, cela a meilleure grace, & montre plus de facilité dans le maniment du cheval.

Nature du trot.

Les chevaux n'ont pas tous la même maniere de trotter; les uns embraſ-

ſent beaucoup plus de chemin, & ſont moins enlevés ; les autres plus raſſemblés cadencent bien davantage leur trot. Je crois donc qu'un juſte milieu convient à un cheval de dehors : dans le premier cas, le cheval incommoderoit ſon homme, courroit riſque de s'emporter, & ſe trouveroit dans une mauvaiſe poſition ; dans le ſecond, il pourroit ſe retenir, défaut que l'on ne peut trop avoir ſoin de châtier dans un cheval dehors. Il eſt donc convenable que ſon trot, ſans être trop lent & trop écouté, ſoit néanmoins bien égal dans ſa cadence : un homme de cheval ne doit jamais l'abandonner à un trot déreglé, il ſe fatigue & ſe gâte.

Maniere de tourner au trot.

Si l'on tourne du côté du pli, il faut reporter la main ; ſi au contraire on veut tourner de l'autre côté, il faut

ſoutenir les deux rênes, & ſentir la jambe de dedans. Jamais on ne tournera ſubitement, on gâteroit le cheval, & il ſe déplaceroit : mais on embraſſera en tournant beaucoup de terrein ; par ce moyen, le cheval ne rallentit pas ſa cadence, & l'homme n'éprouve pas de contre-temps.

Il en eſt de même pour l'arrêt, il doit être préparé autant qu'on le peut. Mais il arrive quelquefois des cas où l'on eſt ſurpris, & où il faut arrêter à coup ; cela eſt malheureux, mais il faut prendre ſon parti.

Liberté de l'homme au trot de dehors.

La poſition d'un homme qui mene un cheval dehors, ne doit pas être auſſi parfaitement réguliere que s'il étoit dans le manége, il y auroit un peu trop d'affectation : néanmoins il faut qu'il ne néglige, ni ſon aſſiette, ni ſes cuiſſes ; il doit régner dans toute

ſa perſonne un air d'aiſance qui ne faſſe point ſoupçonner trop d'attention à mener ſon cheval : c'eſt ſur-tout dans ſes mains qu'on doit remarquer de la facilité à travailler. L'adreſſe conſiſte à faire éviter au cheval les mauvais pas, les pierres & les autres obſtacles qui peuvent le bleſſer, ou lui faire prendre de mauvaiſes poſitions. Il eſt auſſi très bon d'accoutumer de bonne heure le cheval à trotter dans les taillis & dans les futaies, & l'empêcher de ſe bleſſer aux troncs d'arbres, & ſur-tout l'habituer à bien paſſer au milieu de deux arbres que l'on voudroit traverſer ; ſans cela on courroit riſque de ſe bleſſer les genoux.



CHAPITRE III.

Du Galop.

JE renvoie toujours à M*** lorſque ſes lumieres me ſemblent ſe conformer aux regles de nos excellents Maîtres; mais comme on peut faire des réflexions qui lui ont échappé, je joindrai ce que je penſe à ce qu'il a dit.

Tems pour galopper les chevaux.

Pour mettre un cheval au galop, il faut au moins qu'il ait les connoiſſances primitives de la main & des jambes de l'homme, & principalement qu'il réponde à l'enlever des deux rênes : ſi le cheval, ainſi préparé, eſt d'un âge convenable, il peut être galopé; car je ne crois pas qu'il faille abſolument attendre qu'il s'y préſente de lui-même : il y a des ſujets qui s'y préſentent tard, ainſi l'art doit aider la nature.

Départ ou partir au galop.

Lors donc qu'on a résolu d'ébranler un cheval au galop, il faut pour le mettre sur le pied droit (*a*) après quelque tems de trot, sentir l'instant où la jambe gauche de derriere tombe à terre, & lui approcher les deux jambes en même temps, en soutenant le devant. Si l'on est exact à bien saisir ce tems, on réussira à coup sûr; mais il faut bien peu de chose pour manquer : l'habitude & la grande attention peuvent seules venir au secours d'un homme qui connoît déja ce tems-là. Pour le partir sur le pied gauche il faut prendre le tems où le pied droit de derriere tombe à terre. Il n'y a que

(*a*) Il est bon de lire ce que dit M. de *** dans son *Traité des Allures du cheval*, qui fait une partie de son *Ecole de Cavalerie*; on s'instruira de tout ce que je ne dis pas sur cette matiere; je n'ai point voulu répeter ce qu'il explique très bien.

cette

cetteſeule façon de les partir droits, c'eſt-à-dire, de maniere que les hanches ſoient un peu en dehors, & les épaules en dedans, ainſi que la tête.

Les piqueurs, qui s'inquiettent peu de les partir droits, plient leur cheval en dehors, & le pincent de ce côté; le cheval preſſé à gauche, part à droite. Cette méthode eſt ſûre; mais elle n'eſt pas dans les bonnes regles. Il y a des hommes qui, au lieu d'enlever le cheval, l'allongent dans ſon trot & le plient à gauche, de ſorte que le cheval prend de lui-même le galop à droite: mais, outre la fauſſeté de cette méthode, le cheval part toujours ſur le nez, au lieu que l'effort devroit venir des hanches.

Les deux pieds également bons pour le galop.

Le cheval parti, tantôt ſur un pied, tantôt ſur l'autre, doit être maintenu dans la main à laquelle il eſt parti,

ſans qu'il ceſſe de ſe ſoutenir ſur les hanches, ſans changer de pied & ſans ſe déſunir. Pour l'obliger de ſe ſoutenir, on rendra fréquemment la main & on l'enlévera de même, en s'aſſeyant, & en accompagnant des deux jambes, ſans à coups; car c'eſt dans cette allure ſur-tout que le cheval a beſoin d'être ſoutenu, & qu'il cherche à s'appuyer ſur ſon mors. L'animal ſe déſunit, ou parcequ'il eſt ſurpris par quelqu'à-coup, ou parcequ'il a de la foibleſſe dans une jambe; il change de pied de même faute d'exercice, & ſouvent par foibleſſe dans un jarret, ou par quelque faux mouvement de l'homme; c'eſt pourquoi il faut bien de l'égalité dans toutes les opérations.

A meſure que le cheval prend de la force & de l'aiſance à courir, on cherche à l'aſſeoir & à faire travailler les hanches, afin qu'elles chaſſent le de-

vant & le portent en avant; mais il ne faut pas exiger trop dans les commencemens, on courroit risque de ruiner ses jarrets & de l'énerver : c'est donc insensiblement qu'il faudra le disposer.

Je ne saurois approuver la méthode de ceux qui prétendent qu'il ne faut jamais courir les chevaux à gauche avant de les avoir confirmés sur le droit. Pourquoi ne pas travailler en même-tems aux deux côtés? en peu de tems avec des aides justes on les y habituera. Il arrive, de la méthode contraire, qu'ils prennent de la force dans un jarret plus que dans un autre. Il suffit à la vérité qu'un cheval courre bien sur un pied; mais pour le bien faire, il est essentiel qu'il courre aussi sur l'autre. Il y a cependant des chevaux aussi désagréables sur un pied, qu'ils sont agréables sur l'autre; cela

leur vient de quelque mal dans un jarret, & ceux-là partent rarement ſur le pied qui leur fait ſentir de la douleur.

Il ne faut pas s'imaginer non-plus que ce qu'on appelle *le bon pied* ſoit une regle dont il ne faille pas s'écarter. En France, bien des hommes croiroient avoir fait une grande faute, de courir ſur le pied gauche. Mais les chevaux n'en ont-ils pas deux? ne faut-il pas qu'ils s'en ſervent? Qu'importe qu'ils ſoient ſur un pied ou ſur l'autre, pourvu qu'ils ſoient placés? Dès qu'une fois ils ſeront bien ſur tous les deux, & que dans la leçon ils répondront au partir ſur l'un ou ſur l'autre pour les opérations de l'homme, il ne faut point s'inquiéter s'ils partent à droite ou à gauche; ſi on les ſent, cela ſuffit.

Qualités du cheval pour bien courir.

Un cheval, pour bien courir, doit

être léger à la main, se servir de ses hanches pour chasser le devant, répondre aux opérations sans se désunir, & avoir une cadence qui soit bien gardée, sans contre-tems.

Le cheval léger à la main est celui qui, à chaque tems de galop, se soutient assez sur les hanches pour ne se point servir du mors pour y appuyer sa tête. Cela n'est pas difficile à appercevoir, pour peu que l'on ait la main susceptible de sentiment. Si l'on se souvient de la maniere dont j'ai dit que le mors opéroit sur les barres de l'animal, on fera ici une juste application de tous ces principes. Le cheval averti par le demi-arrêt de la main, s'enleve; mais il fait tout le contraire, si la main reste trop ferme & trop long-tems soutenue: puisque, comme nous l'avons vu, le sentiment des barres se perd par une pression non interrompue. Dans le

galop, le cheval ſe porte plus en avant que dans les autres allures naturelles ; & comme l'effort vient ſurtout des hanches, dès qu'elles viennent à ſe laſſer un peu, elles n'ont plus le même reſſort & la même facilité pour porter le devant : celui-ci devenu peſant, cherche l'aide du mors, ſur lequel il s'appuie dans une main peu ſavante. Ainſi cette légereté ne ſera maintenue qu'à proportion que le cheval ſera enlevé à tous les tems. Si les hanches ſont naturellement bonnes, l'animal ſe ſoutiendra bien volontiers. Pour entretenir dans les hanches ce reſſort eſſentiel pour la légereté de la machine, il faut ſouvent ranimer ſon activité par des tems de chaſſe. Les deux jambes réunies donnent au cheval l'avertiſſement de ſe porter en avant ; & s'il ſent cette aide en même-tems que le demi-arrêt de la main, il s'y porte en s'enlevant, & ſe trouve toujours

diſpoſé à obéir à ſon cavalier avec aiſance & liberté. Tout cheval qui n'a pas la facilité d'enlever le devant, ſoit par défaut de conſtitution, ſoit par ignorance des opérations, eſt ſujet à s'emporter ;c'eſt ſur-tout ſur ces ſortes de chevaux, qu'il faut de l'art & de l'adreſſe. On a vu que dans les opérations compoſées, le cheval obéiſſoit à celle qui primoit; comme dans celle-ci, l'enlever du devant eſt plus difficile que le chaſſer dans les jambes, il s'en ſuit qu'il faut que la main prime ſur la jambe. Ainſi ce n'eſt pas en mettant autant de dureté dans lo main que dans les cuiſſes, que l'on peut arrêter un cheval qui s'emporte ; la premiere choſe eſt d'ôter aux hanches toutes les aides qui peuvent les porter en avant, & redoubler les moyens propres à donner de la ſenſibilité aux barres, afin de forcer le cheval à obéir au mors. Si le

cheval ne s'enva que par une ſuite naturelle de ſa conſtruction, on en viendra à bout aſſez aiſément ſi l'on opere conſéquemment à ces principes ; mais ſi c'eſt par malice, il faut avoir recours à d'autres expédiens ſuivant le cas.

Certains chevaux ſont ſujets à un défaut tout contraire, au lieu de s'étendre & de ſe ſervir comme il faut de leurs hanches pour avancer, ils s'en ſervent pour tenir long-tems en l'air toute la partie de devant. Les chevaux courts de reins qui ont de la gaieté & du nerf, y ſont fort diſpoſés. Dans ceux de cette nature, il faut tâcher de diminuer cet enlever du devant, en rendant toute la bride & en approchant les jambes & ſouvent l'éperon, pour obliger le cheval de fuir le châtiment & de s'étendre. Un cheval léger au galop doit donc tenir un juſte milieu entre ces deux défauts ; pour

lors il ne s'emportera pas, & ne se retiendra pas. L'homme habile pourra distribuer ses aides suivant la qualité du galop de son cheval, & le rendre sûr & agréable.

J'ai dit en second lieu, que les hanches devoient chasser le devant : il se trouve des chevaux qui, sans être sujets ni à l'un ni à l'autre des défauts dont je viens de parler, sont néanmoins désagréables au galop, & qui au lieu de prendre des forces en faisant cet exercice, ne font que s'affoiblir. Ce sont ceux qui, avec une bouche sensible & des épaules bonnes & bien libres, ont les hanches ou les jarrets foibles : ils répondent à la main, pourvu qu'on ne les travaille pas continuellement; mais ils s'enlevent peu, & ne le font qu'en allant vîte, leurs hanches n'ont point assez de forces pour soutenir le devant. Ces che-

vaux ne ſont sûrs que par la fineſſe de leur bouche, qu'ils aiment mieux ménager que le train de derriere. On ſe ſert de ces ſortes de chevaux ; ordinairement ils ont de la vîteſſe, mais s'ils ne ſont pas ménagés, il leur arrive d'être ruinés de bonne heure. Les bons chevaux, au contraire, ſe fortifient lorſqu'ils ſont courus par d'habiles gens ; l'habitude que leurs hanches contractent dans le travail, leur donne une nouvelle élaſticité, enſorte que c'eſt celles qui contribuent le plus à la beauté du galop ; ils augmentent la sûreté de cette allure, & redoublent le plaiſir de l'homme. Il faut donc abſolument pour qu'un cheval courre bien, que le derriere chaſſe le devant, & que ce ne ſoit pas les épaules qui entraînent le reſte.

Si cette condition ſe trouve au galop, on trouvera au cheval de la fa-

cilité à ſentir les aides, & à y obéir: la ſenſibilité redouble à proportion de ſon ſoutien. Peu d'opérations combinées & placées à propos portent en avant, avec juſteſſe, & préciſion, un cheval bien enlevé & bien ſoutenu.

De la juſteſſe des actions.

Il eſt difficile au cheval qui galope de bien ſentir & de bien exécuter dans l'inſtant, s'il n'eſt bien inſtruit de la valeur des aides, & s'il ne les prend aſſez bien pour ne les pas confondre: je ne parle pas ſeulement de celles qui lui font hâter ſa démarche en s'enlevant de plus en plus, mais encore de celles qui lui font faire au galop diverſes manœuvres; il doit ſur-tout les exécuter en galopant toujours ſur le même pied ſur lequel il a été parti; car s'il ſe déſuniſſoit, ou qu'il changeât de pied, la leçon changeroit auſſi. Que l'on juge donc de la combinaiſon

néceſſaire pour maintenir le cheval ſur le même pied, en lui faiſant faire toutes les manœuvres dont j'ai parlé dans mes différentes leçons. Il eſt des opérations qui, dans un cheval ſenſible, peuvent être mal priſes; mais avec de l'attention à ne point le ſurprendre, on l'accoutume à les connoître. Toutes les fois que l'on mene un cheval ſur une ligne droite, on peut ſe paſſer de la jambe de dehors, ſi on ne la croit pas eſſentielle; mais dès que l'on veut tourner, il faut néceſſairement les deux jambes: alors celle de dedans plie & ſoutient, tandis que celle de dehors fixe les hanches; les deux jambes obligent la croupe de ſuivre les épaules en les chaſſant. Mais ſi cette aide de la jambe de dehors eſt bruſque, le cheval peut ſe déſunir: c'eſt donc alors que l'aide doit être ménagée, & ſi elle eſt donnée

comme il faut, jamais le cheval ne se dérangera. De même, si dans le partir, on fait trop agir la jambe de dedans, le cheval partira faux ou désuni. Il y a donc un tact très fin que le plus habile maître ne peut pas donner, ce qui me fait dire que le cheval, pour être bien mené, a besoin d'un homme qui le connoisse, & qu'il ne dépend pas uniquement de lui de ne pas se désunir. Souvent le cheval semble faire mal lorsqu'il obéit, & il obéit à une demande fausse qui l'empêche de bien agir : c'est donc une preuve de science que de ne corriger les chevaux que dans les occasions où ils commettent seuls la faute. On voit dans M. de *** deux très bonnes leçons, l'une pour accoutumer les chevaux à ne se pas désunir, l'autre pour leur apprendre à sauter. Quoique dans la premiere, il ne parle que du pied

droit, elle eſt cependant applicable aux deux mains. Un cheval de chaſſe doit tourner dans tous les ſens & ne point ſe déſunir; il faut du tems & de l'attention; mais on y réuſſit: il eſt ſur-tout eſſentiel de ne lui pas laiſſer contracter de mauvaiſes habitudes.

Souvent dans les commencements un jeune cheval ſe déſunit, parceque dans le galop les deux jambes de derriere ne font pas le même effort, & qu'il n'a pas encore aſſez de force pour demeurer long-tems ſur le même côté: il change le plus ſouvent qu'il peut, croyant ſe ſoulager; mais il ſe fatigue davantage, car le contretems qu'il eſt obligé de faire lui fait ſentir bien de la douleur.

Mon avis ſeroit donc lorſqu'un jeune cheval que l'on court ſe déſunit par foibleſſe, & ſemble avertir ſon hom-

me qu'il eſt hors d'état de continuer, qu'on l'arrêtât, & qu'on le menât à une allure moins fatigante. Je ſuis perſuadé que cette faute prouve la foibleſſe; car j'ai quelquefois monté des chevaux de poſte, qui couroient bien & me faiſoient plaiſir, qui ne ſe déſuniſſoient pas deux fois dans une poſte, ce qui m'a fait conclurre qu'ils pouvoient courir long-tems ſans ſouffrir.

Il arrive auſſi que des chevaux faits ſe déſuniſſent pour différentes raiſons. S'ils ſont ſenſibles aux aides, on peut les remettre aiſément. Voici comme je raiſonne.

Dans le galop, c'eſt le pied de derriere de dehors qui fait le plus grand effort, & qui reſte en arriere. Si le cheval n'eſt pas porté également dans les deux jambes (lorſqu'une fois il aura été mis au galop), il pourra

arriver différents contre-temps qui dérangeront le mouvement naturel des jambes du cheval; car, en ſuivant toujours mon principe, que la jambe qui prime porte les hanches du côté oppoſé à ſon action, il en réſulte, qu'au galop, l'aide d'une jambe qui travaille mal-à-propos opere de grands déſordres. Lorſque le cheval court uni & comme il faut, ſi l'homme fait trop ſentir la jambe de dehors, & qu'il y ait de l'excès, la croupe ſe porte extrêmement en dedans, il ne ſera pas étonnant que l'animal ſe déſuniſſe du devant; il me ſembleroit aſſez difficile qu'il le fît du derriere, parce-qu'il eſt difficile que les deux bouts ſe trouvent dedans au galop, & que le cheval étant enlevé, il paroît que le dérangement devroit venir de la partie la moins gênée. Mais on ne peut donner cette neceſſité de déſunion du devant

devant comme une certitude, je crois au contraire, qu'il eſt difficile de décider ce point; mais je ſuppoſe toujours que la main de l'homme n'a point péché.

Si au contraire la jambe de dedans venoit à travailler trop par un à-coup; il eſt certain que le cheval ayant la partie de dedans étonnée par l'aide trop forte & inattendue de la jambe, ſa croupe ſeroit portée en dehors, & qu'il ſe déſuniroit du derriere.

On voit dans les herbages que les chevaux ne partent jamais droits, & qu'ils ſont toujours pliés du côté oppoſé au pied ſur lequel ils partent : & puiſque la nature ſe retrouve toujours lorſque l'art ceſſe de l'aider, le cheval ſe ſentant dans une poſition qu'il a connue avant que d'être entre les mains de l'homme, obéit dans cette partie

à l'aide de l'homme qui favorise son inclination; il se désunit du derriere.

Quelque soit la faute que commet le cheval en se désunissant, n'importe la cause, on doit chercher à le remettre. Un bon cheval qui par hasard se désunit du devant, se remet aisément avec un tems de chasse. Mais si c'est du derriere, il me semble qu'on doit employer pour remettre cette partie là; les mêmes aides dont on se sert pour faire changer de pied; ainsi on le pincera de la jambe de dehors, elle fera faire à la croupe un mouvement en dedans, dans lequel il sera obligé de se remettre. Ce moyen est très sûr, & l'on doit l'employer dans le besoin; mais il est bien plus savant de prévenir cette désunion, qui fatigue & fait de la peine. Il n'y a que la justesse & l'accord qui maintiennent

le cheval dans un beau galop, la plus difficile à exécuter de toutes les allures naturelles. C'eſt la ſeule en effet où les jambes doivent varier leurs mouvements, ſuivant le côté ou la main à laquelle le cheval galope; & comme les fautes ſont plus nombreuſes, il faut auſſi à l'homme plus de tête & d'intelligence. Le beau galop doit embraſſer du chemin, avoir une cadence réglée & qui ſoit toujours la même, ſoit que le cheval aille vîte, ſoit qu'il aille doucement ou au petit galop.

Il n'appartient qu'au galop de manége d'être raccourci, c'eſt ſon grand mérite; mais il faut dehors chercher à avancer: pour cela le cheval ne doit pas, ſelon moi, réitérer le mouvement de ſes jambes plus ſouvent que s'il alloit plus lentement. Ceci paroîtra difficile à accorder; mais pourſuivons. Chaque pas que fait le cheval au galop eſt un

rets ſains & nerveux, il pourra galopper plus enlevé & plus vîte, & dans une cadence plus ſenſible. Si au contraire, quelqu'un de ces avantages lui manque, la cadence ſera moins brillante, il ne pourra raccourcir ſon galop ſans ſouffrir, & il s'allongera toujours en y manquant.

Pour former à l'animal une belle cadence, il ne s'agit pas de le mener toujours au même degré de vîteſſe; un cheval pour aller vîte doit être ſouvent mené à un galop écouté; & pour écouter ſon galop, il faut qu'il l'étende ſouvent. Il faut donc que le cheval puiſſe faire l'un & l'autre pour pouvoir en avoir une; elle ſera alors dans la tête de l'homme qui la ſentira, & qui réglera la meſure par le moyen de ſes aides : plus le cheval pourra s'enlever, plus elle ſera belle & brillante.

De la vîteſſe.

A la chaſſe il n'eſt pas toujours néceſſaire d'aller bien vîte ; mais auſſi il faut ſuivre la bête, ou du moins les chaſſeurs : ainſi l'on mettra le cheval à un galop ni trop raccourci ni trop étendu. Dans le galop de vîteſſe, ſi le cheval eſt très bon, il ne hâtera pas le mouvement de ſes jambes au-deſſus de ſa cadence ; mais s'il eſt foible, il courra ſans meſure & ſans ſe ſoutenir.

Changement de pied.

Lorſque le temps de galop que l'on eſt obligé de faire eſt conſidérable, on fatigueroit bien vîte la jambe du cheval qui fait le plus d'effort, ſi on ne changeoit de pied de tems en tems. On a vu dans le chapitre des changements de main ce que je penſe de cette manœuvre ; j'applique le même ſyſtême au galop : il eſt bien plus eſ-

ſentiel à cette allure de travailler ſuivant les bonnes regles de l'équitation.

Dans l'intérieur du manége, je ſuis d'avis que l'on entame le changement de main comme je l'ai dit; que le tems du milieu ſoit bien marqué par le déploiement entier du cheval; que l'on continue de là en le pliant à la main à laquelle il doit galopper. Etant arrivé au mur, il faut y faire deux ou trois pas, ſans faire autre choſe que d'enlever en s'aſſeyant; ſaiſir l'inſtant où il eſt en l'air, ſentir la rêne de dedans & la jambe de dehors en même-tems, & ſûrement le cheval reprendra. Si l'on manque quelquefois; c'eſt que le degré d'aide employé ne ſuffit pas, ou eſt trop fort. Le cheval dans cette occaſion a néceſſairement les deux bouts dedans; cela ne ſe peut autrement: mais dès qu'il a changé, il faut travailler à le redreſſer.

Il y a des manéges tenus par de très habiles Maîtres, où le changement de main ſe fait bien différemment : le cheval arrive au mur ſans ſe déployer, & il doit changer de pied & de pli, & ſe trouver droit dans le même inſtant. Je demande ſi cela eſt bien poſſible, & ſi la méthode que je conſeille n'eſt pas préférable.

L'un & l'autre changement de main eſt difficile. Pour y acheminer le cheval, au lieu de le faire reprendre, on le met au trot pour le repartir à cette main au bout de quelque tems ; car il eſt impoſſible de faire un changement de main, avec un cheval qui ne ſait pas bien galopper ſur les deux pieds, & qui ne part pas ſûrement pour les opérations de l'homme. Il ſe trouve de ces animaux, qui font peu d'attention à la demande de l'homme, & ſuivent leur caprice, ſur-tout s'ils ſont foibles

ou souffrants dans quelque partie.

On peut pratiquer sur une ligne droite le changement de main que l'on fait dans le manége. Dans quelque circonstance que ce soit, on doit observer les opérations que j'ai indiquées pour reprendre. On doit toujours rallentir extrêmement le cheval, & l'enlever beaucoup, pour pouvoir le faire changer.

Perfection du galop.

Les meilleurs chevaux sont ceux qui courent le plus long-temps sans perdre de leur sensibilité, & sans se désunir : on dit qu'ils ont du fond, & qu'ils ont de l'haleine. Ils sont assez rares. Lorsque l'on trouve un animal de cette nature, il ne faut pas abuser de ses bonnes qualités ; il faut au contraire le ménager dans les commencements, le bien nourrir, & s'en servir ensuite, sans l'épargner,

lorſqu'il ſera fait. Le travail bien entendu fortifie les bons chevaux.

L'aiſance, l'étendue, la liaiſon au galop caractériſent le bon homme de cheval ; il faut courir ſouvent pour acquérir ces bonnes qualités, & courir avec intelligence & en ſe donnant leçon continuellement. La poſition bonne ou mauvaiſe influe ſinguliérement ſur le galop, preſque tout dépend de l'aſſiette & du bon emploi que l'on en fait.

FIN.

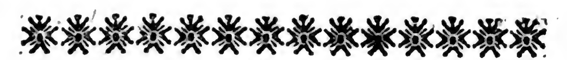


TABLE DES CHAPITRES.

SECONDE PARTIE.

TROISIEME PARTIE.

TRAITÉ

DES

ALLURES NATURELLES.

Fin de la Table.

